



Le « prince-président » Louis-Napoléon Bonaparte en 1852 by Gustave Le Gray (wikimedia)

« Il ne semble pas que nous connaissions les règles qui président au retour du passé, mais j'ai de plus en plus l'impression que le temps n'existe absolument pas, qu'au contraire il n'y a que des espaces imbriqués les uns dans les autres selon les lois d'une stéréométrie supérieure, que les vivants et les morts au gré de leur humeur peuvent passer de l'un à l'autre... »

W.G.Se bald *Austerlitz*

« Le naturel dans les livres a un charme qui consiste en ceci, qu'on croyait lire un livre et qu'on cause avec un homme »

Alphonse Karr introduction à *Physiologie du Goût* de Brillat-Savarin

# MENU

VOIX .....	3
ACTE I : ROUGE GARANCE .....	5
1850.....	5
Janvier 1850 un rêve humanitaire in <i>La Tribune Lyonnaise</i> N°11.....	6
1866.....	9
15 décembre 1866 Hôtel de Police rue Luizerne in <i>Caquet-Bon Bec</i> N°2 .....	9
1868.....	10
Vendredi 1 <sup>er</sup> mai 1868 L'Instruction des Esprits in <i>Le Spiritisme à Lyon</i> .....	10
Vendredi 1 <sup>er</sup> mai 1868 rôle du Spiritisme in <i>Le Spiritisme à Lyon</i> .....	12
Lundi 1 <sup>er</sup> juin 1868 Le Curé d'Ars in <i>Le Spiritisme à Lyon</i> .....	13
1869.....	14
Dimanche 11 avril 1869 Allan Kardec est mort in <i>L'Avant-Garde</i> .....	14
Samedi 1 <sup>er</sup> mai 1869 Kardec rend son âme... in <i>Le Rasoir</i> .....	15
1881.....	15
Judi 13 octobre 1881: Retour des tourlourous dans leurs foyers in <i>Le Bavard de Lyon</i> N°27.....	15
jeudi 28 juillet 1881 échos du demi- monde <i>Le Bavard de Lyon</i> N°16.....	17
Judi 15 décembre 1881 Les dompteuses d'hommes in <i>Le Bavard de Lyon</i> N°36.....	17
Samedi 5 juillet 1884 Pèlerinage à Lourdes in <i>L'Éclair</i> .....	20
Judi 28 juillet 1881 les bèches sur le Rhône in <i>Le Bavard de Lyon</i> N°16.....	21
Judi 28 juillet 1881 La Mule in <i>Le Bavard de Lyon</i> N°16.....	24
Samedi 16 août 1884 mort du roi in <i>L'Éclair</i> .....	25

Samedi 6 septembre 1884 l'éducation in <i>L'Éclair</i> .....	25
Samedi 18 octobre 1884 LA MAISON VISIONNÉE in <i>l'Ancien Guignol</i> N° 144 .....	27
1885.....	28
Léon Bringuier (sur Clotilde et Colette Nicod dite Marceline) .....	28
Clotilde (souvenirs oncle Louis).....	29
François Darbay ( Louis et le siège de Paris) .....	29
Marceline (le bottines rouges) .....	33
Dimanche 1 <sup>er</sup> novembre 1885 Un Enterrement Spirite in <i>Le Spirite</i> N° 1 .....	34

### Voix

**Clotilde**  
Née le 20 janvier 1871 à Coligny (Ain)

**Marceline**  
Marceline Nicod, camarade inséparable de Clotilde depuis l'école primaire.

**Léon Bringuier**  
C'est l'instituteur de Coligny

**Joset**

Joseph Bizonce, né aux Avenièrès en Isère. D'abord commis cordonnier à Coligny auprès du père de Clotilde, il épousera Clotilde et ils s'installeront à Lyon

**Georges**  
Fils de Joset et Clotilde né en 1891

**Joanny Bizonce**  
C'est le frère aîné de Joset. Cordonnier lui aussi ; il s'est installé à Lyon venant des Avenièrès, rue de Condé, bien avant l'arrivée de Joset et Clotilde.

**François Darbay**  
Il a été volontaire pendant la guerre de 70 et est allé défendre Paris contre les Prussiens en compagnie de Louis, l'oncle de Clotilde. Il se remémore leur guerre pendant les funérailles de son ami.

**Aimé Bénédiche**  
Il vit à Lyon en 1894 le jour de l'exécution de Santo Caserio. Il vient d'Alès

**Auguste Bénédiche**  
Fils d'Aimé, il assiste au discours de Jaurès à Vaise.

**Stanislas Bénédiche**

Fils d'Auguste, c'est un unijambiste qui fait dans la cambriole.

**François Féjeaud-Fontaine**

Jeune journaliste en janvier 1897, (19 ans );travaille à l'Écho de Lyon ; passe ensuite au Progrès de Lyon. On le retrouve notamment en Août 1914 au début de la guerre.

**Paul Dugain-Brézel**

Il habite dans le quartier d'Ainay au sein d'une famille bourgeoise et bien pensante.

**Académie des Inscriptions et Belles lettres****John Jacob Horf**

Philanthrope américain.(1860-1939) Associé à la Standard Oil Company en France. A contribué à l'organisation de la Relief Unit à Paris pendant la première Guerre Mondiale. Légion d'Honneur

**Grace Whitney Horf**

(1862-1938). Américaine, épouse de John Jacob. Elle a consacré une grande partie de sa fortune à des œuvres philanthropiques

**Carolyn Patten**

Biographe de Grace Whitney Horf

**Ferdinand Roussel**

Contemporain de Clotilde. Rentier et promeneur invétéré et infatigable. Un peu poète

**Onésime Grossire**

Brigadier de police c. 1890 à 1914

## Acte I : ROUGE GARANCE



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

1850



Janvier 1850 un rêve humanitaire in *La Tribune Lyonnaise* N°11<sup>1</sup>

### UN RÊVE HUMANITAIRE.

Le ballon, à qui l'on a voulu faire jouer un rôle utile à la bataille de Fleurus et au siège de Toulon, n'a guère, jusqu'à présent, été considéré que comme une expérience de physique amusante : on fait figurer des ballons dans les fêtes et les solennités; car la foule, qui a le sentiment des grandes choses, plus que les académiciens et les corps savants, éprouve pour les ascensions un attrait qui n'a pas diminué depuis les premiers essais de Montgolfier. C'est un instinct profondément humain que celui qui nous pousse à suivre dans l'air, jusqu'à ce qu'on le perde de vue; ce globe gonflé de fumée qui porte les destinées de l'avenir.

L'homme, roi de la création par l'intelligence, est physiquement assez mal partagé. Il n'a ni la rapidité du cerf, ni l'œil de l'aigle, ni l'odorat du chien qui est presque une âme, ni l'aile de l'oiseau, ni la nageoire du poisson ; car tout chez lui est sacrifié au cerveau ; il faut qu'il s'ajoute toutes les facultés qui lui manquent : le cheval, la voiture et ensuite la locomotive remplacent chez lui la vitesse; le télescope et le microscope valent l'œil de l'aigle; le navire, le bateau à vapeur, la cloche à plongeur lui assurent le domaine des eaux. Restait celui de l'air, où l'oiseau nous échappait, poursuivi seulement à quelques centaines de pieds, par la flèche et le fusil, moyens ingénieux de rapprocher les distances.

Il semble vraiment que Dieu aurait bien pu nous donner des ailes, comme les peintres en prêtent aux anges ; mais l'homme, c'est là ce qui fait sa beauté et sa grandeur, ne doit pas posséder ces appendices gênants. Avec la pensée et la main, cet admirable outil, il faut qu'il trouve, hors de lui, toutes ses puissances,

L'idée de s'élever dans les airs n'est pas nouvelle ; ce n'est pas d'aujourd'hui que Phaëton a demandé à monter dans le char de Phœbus, et que Dédale a lancé du haut d'une tour son fils Icare; leurs chutes sont des ascensions manquées. Ils sont les Pilastres des Rosiers de l'époque fabuleuse. La chute d'Icare semble même être la suite d'une explosion venant de la trop grande dilatation des rayons du soleil, ce que la Mythologie explique par la fonte à la chaleur de la cire qui retenait les plumes de ses ailes. Le char de feu qui emporta Elie au ciel a bien la mine d'un ballon réussi, et les aigles qui enlèvent Ésope pour bâtir en l'air le palais du roi Nectanébo ne sont pas si chimériques que l'on pense. Les griffons, les hypogriffes, les pégases, les talonnières, la flèche d'Abaris, le tapis des quatre Facardins témoignent de la persistance de cette idée. La nuit, le rêve ne nous délivre-t-il pas des lois de la pesanteur? Ne nous donne-t-il pas la faculté d'aller, de venir et de voltiger sur la cime des choses, ou de nous perdre dans les hauteurs infinies ! Ce songe général et persistant, et qui exprime le désir secret de l'humanité, n'a-t-il aucun sens prophétique? Peut-être le scepticisme moderne traite-t-il trop légèrement les intuitions de ces volitions de l'âme, débarrassée temporairement du contrôle un peu grossier de la raison et des sens. L'onéiromantie, si religieusement écoutée des anciens, pourrait sans doute expliquer la signification de ce rêve toujours reproduit. Pour nous, nous y voyons la réalisation prochaine de la navigation céleste: toute idée formulée est accomplie; tout rêve passe dans l'action. Les idées des rêves sont les formes matérielles des choses, et rien ne peut se concevoir qui ne soit, pas même les aberrations les plus monstrueuses. On n'invente que ce qui existe ou peut exister; l'arabesque la plus fantastique est vaincue par la nature : les restes antédiluviens, la zoologie de la Nouvelle-Hollande, et le monde fourmillant du

microscope solaire, sont des copies de toutes les chimères fleuries ou animales.

Ou a l'idée de voler en l'air, on volera ; le problème n'est plus résoudre, et, depuis Cyrano de Bergerac, ce Matamore de génie, qui, le premier a fait, dans son voyage à *l'empire et estalsts du soleil*, la description complète d'un aérostat de son invention, parfaitement conforme aux lois de la physique et très-exécutable, la question a fait bien du chemin. Avec cette étonnante simplicité des choses naturelles, le miracle s'opérait chaque jour dans l'âtre, sans qu'on y fit attention, toutes les fois que la fumée enlevait du tuyau un morceau de papier brûlé. Il a fallu six mille ans pour tirer une conclusion de ce fait. Le ballon flotte comme l'huile sur le vin, le liège sur l'eau, le boulet de canon sur le mercure, par des relations de pesanteur et de légèreté : une seule loi partout.

Par malheur, le ballon n'a encore ni ailes, ni queue, ni cou, ni pattes, rien de ce qui peut servir à le diriger : c'est un vaisseau sans voile et gouvernail, un poisson sans nageoires, un oiseau sans plumes ; il flotte, voilà tout. C'est immense, et ce n'est rien ; il est si jeune qu'il ne sait pas son chemin, et va au hasard comme un enfant.

Nous ne concevons pas que tous les inventeurs, savants, mécaniciens, chimistes, poètes, ne s'occupent pas perpétuellement de la solution de ce problème de la direction des aérostats, et qu'on passe ce temps à faire des révolutions plus ou moins opportunes, tant que cet important problème n'est pas vidé.

Il est honteux pour l'homme d'avoir trouvé l'hippogriffe qui le transporte dans les régions célestes, et de ne pas savoir le conduire, et cependant, tous les jours, les oiseaux vont et viennent avec une légèreté facile, comme pour nous instruire et nous narguer. L'air, tout fluide qu'il est, offre des points d'appui pour des propulsions, puisque le condor, comme le moineau, monte, descend, va à droite, à gauche, vite ou doucement, selon qu'il lui plaît.

L'autre jour, nous lisons dans une feuille publique qu'un Espagnol, de Cadix, se proposait de partir en ballon de sa ville natale, d'aborder à Madrid, au balcon de la reine, et d'y baiser la main de sa gracieuse Majesté. Un autre journal ajoutait qu'il avait exécuté son programme. C'était un puff, un canard, comme on dit ; mais il faut qu'un jour le canard soit une vérité.

Le gouvernement devrait promettre un prix de vingt-cinq millions à celui qui aurait trouvé le moyen de diriger les ballons, et subventionner une vingtaine de savants pour faire des expériences dans ce sens. Ce serait de l'argent bien employé : il faudrait se dépêcher, la chose est urgente. On va dépenser un ou deux milliards, peut-être davantage, pour l'achèvement des chemins de fer ; c'est une prodigalité qu'on pourrait s'épargner. Le chemin de fer, à côté de l'aérostat, n'est qu'une invention grossière et barbare, et, d'ailleurs, contraire à la confection de la planète que nous habitons. La preuve en est dans les immenses travaux que nécessite la moindre voie ferrée : terrassements, remblais, ponts, viaducs, tunnels, c'est à n'en pas finir, et tout cela pour faire, avec mille dangers, dix misérables lieues à l'heure. Le chemin de fer viole évidemment la configuration terrestre ; il égratigne trop violemment la face de sa mère pour n'être pas une imagination subversive et transitoire ; non que nous voulions le déprécier ; il est venu à son temps, et sert à faire prendre patience à l'humanité en satisfaisant son désir de vitesse. Aller en chemin de fer, c'est voler par terre ; mais il est temps de quitter le sol : la Providence nous ménage, à coup sûr, cette ironie. Le jour où le réseau de fer sera complet, où l'on viendra de poser le dernier rail-way, un inconnu, un rêveur, un enfant, un fou, se présentera avec le gouvernail et l'aile du ballon, et ce sera si simple, si frêle, si facile, si peu coûteux, que tout le monde s'écriera : Mais je l'aurais trouvé ! Les chemins de fer serviront alors de chemins vicinaux, et transporteront seulement les marchandises lourdes et qui n'ont pas besoin d'aller vite, les



rentières à rentes viagères, les douairières craignant pour leur chien, et autres gens de mœurs timides et d'esprit obtus, qui, maintenant, vont à Versailles en gondole et à Rouen en diligence.

Ce temps-là est si prochain que nous espérons bien le voir. Ce sera un beau temps! L'homme deviendra maître de sa planète, et aura conquis son atmosphère. Plus de mers, plus de fleuves, plus de vallées, plus de montagnes, plus de murailles pour l'arrêter: ce sera le vrai règne de la liberté. Par ce seul fait de la direction des aérostats, la face du monde changera immédiatement. Il faudra d'autres formes de gouvernement, d'autres mœurs, une nouvelle architecture, un système de fortification tout différent ; mais alors les hommes ne feront plus la guerre. L'octroi, la douane, les places fortes se supprimeront d'eux-mêmes. Visitez donc des ballons à dix mille pieds en l'air! que feront les lunes, les demi-lunes, les fossés et les contre-escarpes à une armée aérienne! Plus de passeports; aucun gendarme ne pourra demander à M. Green ce banal certificat de moralité dont les voleurs seuls sont pourvus. Les allures des Don-Juan seront toutes différentes; ils descendront du ciel au lieu de venir de l'enfer; et les Bartholo, pour garder leurs Rosine, feront griller et treillager leurs jardins comme des vollières ; les palais, au lieu de cour d'honneur, auront des toits de cérémonie sur lesquels les ballons armoriés du corps diplomatiques auront seuls le privilège de s'abattre.

Le voyage aérien, on le reconnaîtra bien vite, est le plus doux, le plus rapide et le plus sûr. Aucun obstacle à surmonter; on se meut dans un milieu vague, fluide, élastique, qui se déplace devant vous et se referme après votre passage. Tout ce que l'on peut craindre, c'est que le ballon se déchire, que les cordes de la nacelle cassent ; il est facile de l'éviter. Les tempêtes ne sont pas à redouter, puisqu'elles s'étendent à peine à une ou deux lieues autour de notre globe, et, qu'en dépassant la sphère des nuages, on retrouve, par le temps le plus affreux, l'air immobile et bleu, et le soleil qui brille placidement.

Quel charmant spectacle ce sera de voir dans l'air, à différentes hauteurs, ces essaims d'aérostats peints de couleurs brillantes, dorés le jour par la lumière, et la nuit faisant l'effet, avec leurs centaines d'étoiles, de courir la prétentaine.

Alors les ascensions sur les plus hautes montagnes ne seront qu'un jeu. On pénétrera dans la Chine, on ira à Tombouctou comme à St-Ouen; les déserts de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique seront forcés de livrer leurs secrets. On poussera jusqu'au bout de l'atmosphère qui nous environne. On visitera la création dans tous ses recoins.

Il y aura des ballons de place et des ballons de maître; et pour vanter le luxe de quelqu'un, on dira: il est riche, il a un ballon de trente-quatre mille pieds cubes de gaz ; ce qui équivaldra à une calèche à quatre chevaux.

Quand ce rêve sera réalisé, on sentira l'exécution d'un autre déjà formulé par les poètes. L'homme, arrivé aux limites extérieures de son atmosphère, voudra se désorbiter et quitter sa planète. On tentera sérieusement le voyage à la lune d'Astolphe et de Cyrano, et nous ne craignons pas de le dire, on réussira dans cette entreprise. Toute planète lunigène a le droit d'aller visiter son satellite, et les communications aromales ne seront pas toujours suffisantes. On a des choses plus intimes à se dire ; aller dans la lune et conquérir Phœbé, cet astre malade et qui a besoin de grands travaux d'assainissement, tel sera le rêve et l'occupation de nos neveux. Cette conquête est au-dessus des forces de l'humanité actuelle. Les années du monde sont de mille ans chacune. L'humanité n'a donc, à l'heure qu'il est, que six ans. On ne peut pas exiger grand'chose d'un enfant si jeune et qui n'a pas beaucoup de dispositions: maintenant il apprend à manger, à marcher, à nager, à voler; plus tard, il pensera et fera de belles choses ; mais nous ne serons plus là pour les voir. Théophile GAUTIER. >>[retour MENU](#)>>

1866

15 décembre 1866 Hôtel de Police rue Luizerne in *Caquet-Bon Bec* N°2<sup>ii</sup>

## À L'OURS

Que l'on nous pardonne ce titre, c'est l'expression dont se servent ceux dont nous avons à parler.

Quatre individus hâves, sordides, déguenillés, sont assis sur des bancs disposés autour d'un poêle en fonte, placé dans la salle basse de l'hôtel de police, situé dans la rue Luizerne.

D'autres sont couchés, immobiles et soucieux, sur des paillasses placées sur deux lits de camp, occupant l'endroit le plus obscur de la salle.

D'autres encore se promènent sous le ciel ouvert, qui est la seule fenêtre de ce dépôt. De temps à autre, ils s'arrêtent, puis, reprennent leur promenade, qui offre assez d'analogie avec celles qu'exécutent les bêtes fauves enfermées dans les cages du dompteur.

Les conversations ont lieu par groupe et le plus souvent à voix basse. Chacun des habitants de ce triste lieu observe attentivement ses voisins, cherche à leur cacher ses impressions et à ne pas laisser deviner ses pensées.

Cependant, peu à peu, une espèce de confiance réciproque s'établit entre ces hommes, la plupart repris de justice en rupture de ban, que la vigilance de la police a su découvrir et mettre hors d'état de se livrer à de nouveaux méfaits.

Rien de triste et de repoussant-comme leurs propos, lorsque la conversation devient générale.

Chacun d'eux cherche à imposer l'autorité de son passé à ses co-détenus et c'est surtout les bancs placés autour du poêle, occupés par quatre *anciens*, que cette idée de domination se fait le plus vivement remarquer.

Les jeunes gens, qui, pour la première fois, se trouvent en état d'arrestation, ont bientôt secoué la timidité et l'effroi que leur inspire leur situation pour prendre part aux lazzis et aux propos obscènes qui font le fond de leurs amicales *causeries*.

C'est avec intention que nous soulignons ce mot, car c'est dans ces *causeries* que les adolescents qui y prennent part, puisent souvent le germe des mauvaises pensées qui, plus tard, peuvent faire d'eux des malfaiteurs consommés.

Vers cinq heures, un guichet, pratiqué dans la porte d'entrée, s'ouvre et chacun reçoit, sur appel nominal, la ration de pain qui doit servir au repas du soir.

Quelques minutes après, une gamelle de campement, remplie d'un potage épais et substantiel est mise à la disposition des détenus, qui l'absorbent à l'aide de cuillers de bois.

La nuit est arrivée; une lampe fumeuse éclaire de ses ternes rayons quelques parties saillantes de l'obscur réduit.

Les *anciens* restent sur les bancs qu'ils occupent, tandis que les *nouveaux* et les *jeunes* se parquent, tant bien que mal, sur les paillasses des lits de camp, en se roulant dans les couvertures.

De temps à autre, la porte s'ouvre et le nouvel arrivé, après s'être promené quelques instants vient prendre place sur le banc des *anciens* qui, tout en fumant leur pipe, s'informent avec une sollicitude goguenarde du motif de leur incarcération.

Un silence de plomb vient arrêter quelquefois les conversations engagées. C'est pendant ces courts instants de repos qu'il devient certain que ces malheureux songent avec terreur au dénouement de la comédie ou du drame dont ils sont à la fois les auteurs et les acteurs.

Enfin, vers onze heures, toutes les conversations ont cessé. Les *anciens* fument mélancoliquement le brûle-gueule traditionnel, tandis que les *jeunes* et les *nouveaux* cherchent à trouver dans le sommeil l'oubli des redoutables angoisses qui torturent leur imagination.

Une heure sonne. La porte s'ouvre de nouveau. Un homme de petite stature est introduit et, sans adresser la parole aux assistants, cherche des yeux la meilleure place disponible pour s'y établir le plus commodément possible.

Il est en ce moment interpellé par l'un des *anciens* :

— Eh ! bien, vieux, te voilà donc revenu ?

— Parbleu! belle affaire!... comme si c'était la première fois.

Le guichet s'ouvre, et un agent lance cette question dans l'espace:

— Chapardin, combien avez-vous subi de condamnations ?

— J'sais pas...., répond le dernier arrivé, vingt-trois ou vingt-cinq...

— C'est bon.

A cette énumération presque fabuleuse, un *nouveau* pousse un cri et demande:

— Mais qu'avez-vous donc fait pour vous faire arrêter cette dernière fois ?

— *J'ai brisé ma canne*, répond Chapardin.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? interroge le questionneur.

— Eh ! ben quoi ! ça veut dire que *j'ai cassé ma chaise*.

— Je ne comprends pas encore !

— Innocent, réplique Chapardin, ça veut dire que j'ai rompu mon ban.

Le novice est ahuri de cette pittoresque définition.

Mais son admiration n'a plus de bornes lorsqu'il entend le guichet se rouvrir et cette nouvelle interrogation posée à Chapardin:

— Ce n'est pas vingt-cinq condamnations que vous avez subies, mais bien vingt-neuf.

— Que voulez-vous, monsieur, quand on est trop riche, on ne peut plus compter sa fortune.

Cette cynique réponse est accueillie avec de bruyants éclats de rire et les braves gens que cette boutade a égayé si à propos, trouvent dans un sommeil réparateur, les forces nécessaires pour répondre à l'interrogatoire qu'ils auront à subir le lendemain. >>[retour MENU](#)>>

CARABO.

1868

Vendredi 1<sup>er</sup> mai 1868 L'Instruction des Esprits in *Le Spiritisme à Lyon*<sup>iii</sup>

INSTRUCTION DES ESPRITS

*Spiritisme. Matérialisme.*

Le matérialisme veut que tout existe par la force de la matière, et que la pensée et la vie de l'homme soient une même chose et le fait unique de l'organisme. Le spiritisme admet deux natures: l'une spirituelle, l'autre matérielle, agissant de concert dans la vie harmonique universelle, et dirigées par une volonté supérieure et intelligente.

Le premier veut la destruction de l'intelligence humaine par le fait de la désagrégation des organes corporels, comme aussi il ne croit à l'existence de cette intelligence qu'autant qu'il en constate les manifestations par ces mêmes *organes corporels*.

Le deuxième admet l'existence de l'intelligence individualisée et ayant vie, indépendamment de la matière qu'elle vient animer par l'incarnation; que cette intelligence, nommée âme ou Esprit, en se revêtant de la matière en accepte le joug et promet de combattre les difficultés qu'il lui apporte pour accomplir sa tâche, qui est de progresser dans la voie du bien; qu'elle a la conscience de ses actes et en accepte toute la responsabilité. Telle est la croyance spirite.

Ces deux manières de penser divisent leurs partisans, qui se traitent mutuellement de fous. Cessez, mes amis, de vous donner ces épithètes dont vous seriez moins prodigues si vous pouviez compter au rang des sages. Ne condamnez point le matérialisme, il est né de l'erreur et de l'absolutisme. Le fanatisme aveugle est l'ennemi des doctrines, qu'il détruit au lieu de les soutenir. L'ignorance et l'imposition d'une autorité dogmatique ne sauraient satisfaire le besoin de croire chez l'homme qui sait penser. A quoi donc s'appliqueraient ces paroles: Cherchez et vous trouverez? Dieu aurait-il lui-même consacré la supériorité de la matière sur l'intelligence, en condamnant cette dernière à la passivité ? Non ! le principe de vie est l'âme; c'est elle qui a besoin de dépenser une véritable activité. Il faut qu'elle pense, qu'elle cherche, qu'elle agisse et qu'elle domine la matière, qui doit être passive sous son autorité.

C'est en voulant aller à la recherche de la science divine que l'intelligence humaine a senti le vide et l'insuffisance des enseignements qui lui étaient offerts. Elle n'a pu constater la bonté de Dieu par la croyance aux peines éternelles ; elle n'a point compris sa justice donnant le ciel au nouveau-né qui n'avait ni souffert ni lutté, et condamnant à jamais le vieillard dont la vie a été utile à plusieurs, et à qui Dieu la retire subitement en même temps que les moyens de réconciliation. Elle n'a pas compris l'unité d'un Dieu qui ne bénit qu'un peuple, ne récompense qu'une croyance, et par conséquent perd ainsi la majeure partie de ses créatures. L'homme s'est égaré dans le vaste champ de ses explorations. Ce qu'il croyait bon pour le sauver l'a perdu. C'est que les hommes ont eux-mêmes embarrassée la voie qui leur avait été tracée; ils ont rompu le fil d'Ariane qui devait les guider dans le souterrain de la vie où la lumière pénètre si difficilement. Ils se sont fait des mystères et ont cru posséder la vérité; ils ont défié l'avenir et consacré comme absolue une idée présente qui devait passer. Ils ont eux-mêmes ébranlé l'édifice de la foi et perdu leur point d'appui en renonçant à l'usage de leur raison.

Les hommes, enfin, se sont éloignés de la foi en un Dieu unique, père de tous les hommes principe créateur et vivificateur de tous les mondes et de tout ce que sa puissance embrasse; ils ont perdu de vue leur individualité spirituelle, leur droit à l'immortalité; ils ont suivi leurs instincts corporels et en ont recherché toutes les satisfactions. En un mot, ils sont devenus, ils se sont faits matérialistes.

Respectons cet égarement né de l'abus. C'est aussi par le vide et l'insuffisance des idées qu'engendre le matérialisme que, recherchant une vérité conforme à la raison et capable de satisfaire ses aspirations, l'homme se rapprochera du

spiritisme, qui lui dira qu'il n'y a de véritable mystère que pour l'âme qui s'ignore.

Dieu si infini, si grand, saura réprimer les abus et confondre le scepticisme. Il montrera quelle est l'erreur de ceux qui croient le définir, et se montrera à ceux qui le nient. Il fera la part de l'ignorance et celle de l'intolérance, et enfin ne maudira aucun de ses enfants, mais leur donnera à tous le moyen de connaître la vérité.

Non! l'homme ne meurt point ; la mort de la matière existe, mais la mort de l'intelligence n'existe pas. Elle a été créée immortelle par Dieu, et comme telle ne saurait périr.

Le spiritisme ne se dit pas le propagateur de vérités absolues, mais relatives au temps présent et aux intelligences qui les reçoivent. Il enseigne des vérités que le temps développera, qu'il modifiera peut-être, mais qui ne feront que constater la vérité fondamentale de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme.

Courage, spiritistes, ne faiblissez pas. Souvenez-vous que l'étude et le travail sont la prière à Dieu. >>[retour MENU](#)>>

VOLNAY.

Vendredi 1<sup>er</sup> mai 1868 rôle du Spiritisme in *Le Spiritisme à Lyon*

## DOCTRINE

### RÔLE DU SPIRITISME.

Quand le spiritisme est apparu comme un rayon de lumière, ceux qui l'ont accueilli ont fondé des espérances bien différentes sur le parti qu'ils en pourraient tirer; chacun a greffé sa pensée sur une de ses branches et a attendu que la fleur espérée vînt éclore selon ses désirs. Pour les uns, le spiritisme, écartant les mystères, devait naturellement révéler l'inconnu et ouvrir ce livre de l'avenir qu'on ne peut lire qu'à mesure qu'il devient le présent ; pour les autres, le spiritisme devenait la clé qui permettait à la science de pénétrer dans les arcanes encore dans l'ombre de tout ce que la nature recèle dans son admirable conception. Pour les créatures ambitieuses et avares, le spiritisme ne pouvait s'affirmer qu'en apportant les moyens de s'enrichir ou en appelant à participer de sa gloire les êtres qui s'y attacheraient pour les incrédules, le spiritisme n'obtiendrait ses lettres de créance que s'il disait: Je suis la sanctification divine, les Esprits sont mes messagers: voyez les Esprits, écoutez-les. Il eût fallu pour ces derniers des manifestations tangibles, et peut-être auraient-ils demandé s'il n'y avait pas fantasmagorie de la part des médiums qui servaient d'intermédiaires. Ainsi défini, le spiritisme devenait donc une sorte de système mis à la portée de tous et servant les intérêts de chacun; Mais au lieu de ce qu'on en attendait, le spiritisme a suivi la marche que Dieu lui avait tracée; il n'a pas, comme un prestidigitateur, dit l'heure qu'il était à la montre de celui qui l'interrogeait; il n'a pas servi de plongeur, pour indiquer aux hommes avides de lucre où ils trouveraient des trésors ; il n'a pas dit à la science: Je remplirai la mission qui t'incombe; cesse tes études et tes recherches, je te dirai tout ce qu'il t'importe de savoir. Le spiritisme n'a pas levé

le coin de l'avenir matériel, il n'a rien changé au présent social, il n'a rien troublé, ne s'est mis à la place de personne. D'où vient pourtant qu'il est partout, que les intelligences l'accueillent et lui donnent droit de cité entre la logique et la raison, et que sans efforts, sans réclames, sans conditions, il est devenu l'espérance de tous ceux qui aspirent à une régénération morale ? C'est que le spiritisme vient de Dieu et qu'il s'adresse à tous les cœurs. Il nous a été révélé par l'Esprit de vos parents, de vos amis, par les messagers de Dieu, par vos anges gardiens,; par vos Esprits protecteurs; le spiritisme ne vous a pas dit: Sois grand, sois glorieux; il vous a dit seulement : Sois bon; il ne s'est pas imposé à l'aide de la terreur, il n'a pas menacé des foudres célestes, mais: il vous a parlé de la foi en Dieu, de l'espérance en un monde meilleur et de l'amour universel. Il n'a pas discuté les lois de la pesanteur de la terre; mais il vous a démontré ce que pesait une bonne action, ce que valait une bonne parole. Il vous a prouvé que la mort n'est que le réveil silencieux d'un sommeil agité; il vous a montré que l'esprit fait un pas vers l'éternité lorsqu'il rentre triomphant, ses épreuves achevées. Il vous a appris surtout que la mort n'était pas la suspension des rapports sociaux, mais bien la continuation des rapports de fraternité qui existent entre tous les hommes. Le spiritisme a effacé le deuil; pour lui la mort n'est plus, puisque autour de vous, auprès de vous, sont les chers invisibles qui vous ont précédés. Il a ennobli le travail en vous le donnant comme votre plus précieuse récompense, puisque c'est Dieu qui vous l'a confié; il vous a apporté la résignation aux volontés divines et vous a appris que la meilleure prière est celle que Jésus disait au Jardin des Oliviers, lorsqu'il adressait à Dieu cette sublime abnégation: Que votre volonté soit faite. Vous étiez autrefois des créatures insouciantes qui allaient dans la vie sans but, et, sans savoir pourquoi, vous êtes devenus des êtres religieux, qui priez avec votre cœur et qui comprenez la valeur de la prière. Puisque le spiritisme, avec sa maxime si simple: Aimez-vous les uns les autres, a été un levier assez puissant pour soulever l'humanité de la fange où elle s'atrophiait, que doit-on conclure de sa force, de sa morale et de ses enseignements? Doutera-t-on qu'il émane de source divine, quand on le voit résistant aux sarcasmes, aux ridicules qu'on cherche à lui imputer, et que, grandissant par sa seule impulsion, il a envahi le monde; et refusera-t-on de reconnaître qu'il est le précurseur des temps annoncés, puisque ceux qui croient en lui sont arrivés à confirmer ce verset de l'apocalypse, qui vous dit : En ce temps-là il n'y aura plus ni cris, ni deuil, ni travail, parce que tout ce qui était auparavant aura passé.

#### VOTRE ESPRIT PROTECTEUR.

Communication obtenue par l'écriture dans un des Groupes spirites de Lyon (centre). Séance du 20 mars 1868. >>[retour MENU](#)>>

Lundi 1<sup>er</sup> juin 1868 Le Curé d'Ars in *Le Spiritisme à Lyon*

#### FAITS DIVERS.

Jean-Baptiste VIANNAY, curé d'Ars.

*Sa médiumnité voyante.*

Jean-Baptiste Viannay, curé de la paroisse d'Ars en Bugey, était certainement médium voyant; tout le prouve jusqu'à l'évidence, il voyait à distance; ce qui explique les révélations spontanées qu'il faisait si souvent aux personnes qui l'approchaient. Ces révélations semblaient venir de lui ; mais il n'était réellement que l'interprète des Esprits bienveillants dont il était toujours

entouré. De là vient qu'il donnait aux uns des conseils de morale, où leur prédisait l'avenir; aux autres, il disait quelques paroles banales et insignifiantes, selon qu'il était attiré vers elles, ou en était éloigné par l'attraction ou la répulsion instinctive.

Madame B... et sa fille s'étaient rendues à Ars pour s'entretenir avec ce vénérable prêtre; elles y étaient déjà depuis plusieurs-jours sans avoir pu l'aborder, tant étaient nombreux les visiteurs qui, venus à Ars dans le même but, attendaient leur tour. Elles étaient un jour dans l'église, perdues dans la foule qui l'encombrait, lorsque le curé Viannay, qui n'était certainement pas prévenu de la présence de ces dames, dans son église, et qui ignorait même qu'elle fussent à Ars, sortit subitement de son confessionnal, traversa rapidement la foule et les aborda, disant à madame B...

— Madame, vous voulez me parler, je le sais; vous attendez avec impatience; venez, car il faut que vous retourniez aujourd'hui même chez vous; tout retard de votre part occasionnerait de grands malheurs. Je suis prêt à vous entendre.

Après les avoir entendues, il leur donna de bons et charitables conseils; parla à la jeune fille de son avenir, l'exhortant à persévérer dans le bien. Lorsqu'elles arrivèrent, elles ne trouvèrent rien d'extraordinaire; tout était dans l'état habituel. Mais à peine une heure s'était écoulée que M. B..., sujet à des crises nerveuses, en éprouva subitement une pendant qu'elles lui faisaient le récit de leur voyage, et tomba la tête dans le feu. Elles s'élançèrent rapidement à son secours pour l'arracher du brasier ardent, mais quelque empressées qu'elles fussent, l'infortuné était déjà atteint de gravés brûlures, dont il porte encore les traces sur la figure.

Ces faits ne prouvent-ils pas jusqu'à l'évidence que M, le curé d'Ars avait été, dans cette occasion, inspiré des bons et bienveillants Esprits qui l'assistaient? aussi la majeure partie de ses confrères l'appelaient-ils par dérision: Viannay le visionnaire. >>[retour MENU](#) >>

## 1869

Dimanche 11 avril 1869 Allan Kardec est mort in *L'Avant-Garde*<sup>iv</sup>

Pleurez mes tristes yeux, pleurez, pleurez encor. Fondez-vous en eau claire, Allan Kardec est mort.

Oui, Allan Kardec<sup>1</sup> est mort; de son vivant il évoquait l'esprit de tous les morts imaginables, sans mettre jamais le sien en jeu, mais aujourd'hui, oh! aujourd'hui

Voilà qu'enfin se manifeste  
Son esprit avec plein succès;  
Bah ! nos bons spirites, du reste;  
N'en ont jamais qu'après décès.

ERNEST CAPITAN. >>[retour MENU](#) >>

---

<sup>1</sup> *Allan Kardec* (Hippolyte Léon Denizard Rivail): codificateur du spiritisme cf. *Le Livre des Esprits* ; né à Lyon, décédé le 31 mars 1869



Samedi 1<sup>er</sup> mai 1869 Kardec rend son âme... in *Le Rasoir*<sup>v</sup>

Allan-Kardec, l'inventeur du spiritisme, vient de rendre son âme aux régions éthérées, où elle avait déjà plané, il y a quelque cent ans, en compagnie des âmes destinées à Barnum, à Mangin, à Rossignol-Rollin, à l'épicier Chabert et autres puffistes renommés. Cet habile industriel, qui avait trouvé moyen de se faire des rentes considérables, non avec l'élevage des lapins, mais avec l'élevage des canards philosophiques pataugeant dans les mares dites *Livres des médiums, livre des esprits, etc., etc.* cet habile industriel laisse, m'assure-t-on, une fortune d'un million au moins.

Eh bien! je vais proposer au gouvernement un grand acte d'humanité et de justice réparatrice à accomplir: l'ex-contrôleur de théâtre, Rivail, devenu Allan-Kardec, par la grâce du pseudonymat, a décuplé le nombre des fous et centuplé celui des idiots. Pour ne parler que de ce qui concerne Lyon, nos hospices d'aliénés regorgent de pensionnaires: Saint-Jean-de-Dieu et l'Antiquaille, où il y a quelques années, on eût pu trouver encore de la place pour loger tous les énergumènes des réunions publiques de Paris, ne peuvent plus abriter aujourd'hui qu'une infime minorité des toqués lyonnais.

Je demande donc que le grand détraqueur de toutes ces cervelles soit astreint à payer la casse, que son million soit confisqué et qu'une partie en soit consacrée à entretenir quelques-unes de ses victimes dans la succursale que l'on est forcé de faire construire à Bron.

Il est bien entendu que la confiscation du million d'Allan-Kardec, doit être faite sans préjudice de la confiscation de la fortune personnelle d' Edoux, l'apôtre lyonnais du spiritisme, coupable d'un journal qui, sous le titre de la *Vérité*, crétinise les masses à toute vapeur.

Et vous verrez qu'on sera assez mal inspiré en haut lieu pour ne pas suivre mon conseil >>[retour MENU](#)>>

Pollux

1881

Jeudi 13 octobre 1881: Retour des tourlourous dans leurs foyers in *Le Bavard de Lyon* N°27<sup>vi</sup>

« La classe ! » Un cri qui résume tout: c'est celui de la conscience opprimée, de la liberté ravie; c'est le terme de la délivrance vaguement entrevue. On part à vingt ans; le roman de la vie est à sa plus belle page. Il faut le quitter. C'est la loi. Les délicieuses années s'écouleront entre les quatre murs gris d'une caserne.

Que c'est bête, une caserne. Avec ses croisées banales ses murs peints à la chaux-ses chambres et ce je ne sais quoi qui la fait ressembler à une prison. On est jeune on rêve une idylle fleurie sur une bouche petite, mignonne et rose. On voudrait être élégant et coquet comme chérubins. Et l'on est habillé ...mon Dieu comment est-on habillé...Est-il possible de faire la cour à Manon en godillots?

Peut-on sans provoquer son rire étaler aux genoux de Margot pantalon basané? Non, la garance est la garance; c'est voyant. Un soldat affiche, nos militaires sont compromettants.

Pourtant ils sont jeunes, ils sont ardents, ils sont virils; mais ils sont soldats: c'est une prévention. Il n'y a guère que Victoire la cuisinière, ou Célestine, la bonne d'enfant, capables d'assez de dévouement pour adoucir les ennuis de leur captivité.

François Coppée a vu sur le même banc une bonne d'enfant et un tourlourou. Ils causaient du pays, les pays; ils s'entendaient, se comprenaient; tous deux étaient en service, tous deux souffraient. Coppée a vu une larme. C'est bien juste qu'on s'embrasse quand on pleure. Le poète donne cette leçon au monde.

« Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule ! »

Non, ce n'est pas ridicule après tout, mais c'est la mode d'en rire. Les poètes sont des gens à part, on n'écoute pas les poètes...

Fantassins, cavaliers, artilleurs infirmiers, tout était contre eux, tout est pour eux. Ils rentrent dans leurs foyers. Ils chantent, ils sont heureux. Nous buvons à leur retour. Nous buvons à nos petits soldats.

On est parti en plein rêve rose. On a laissé au pays, une belle fille aux cheveux blonds; elle vous a attendu. Et, fidèle pendant quatre ans, elle a tourné son rouet et gardé son secret. On se mariera, et quand un sceptique dira que l'amour est une fiction, on s'en gaussera. Louis Bouilhet, un des jeunes parnassiens, parle de la Chine; il y a vu des amours atteignant à l'âge d'une fleur. Il y a chez nous des amours plus vivaces. Des femmes de France sont capables d'une atteinte de quatre ans.

Oh certes! Plus d'une trahit. Et, le dos tourné, le gars s'en va le cœur gros, il regarde sur sa route, les grandes ailes des moulins à vent: c'est l'image de bien des cœurs. Il arrive au régiment. Il pleure. Il envoie à la petite son portrait en pied, — un beau portrait à trois francs la douzaine. Il lui écrit des lettres sur du papier à fleurs où sont des pensées à fond jaune et des cœurs percés d'une flèche. Puis encore, il se fait tatouer et sur son bras robuste, au dessous des enseignes de l'escadron, il fait piquer le nom de sa chère amie. C'est dans le sang, maintenant.

Dans sa guérite, il burine tristement ce nom aimé avec la pointe du couteau qu'elle lui a donné, un couteau en os, avec le mot « souvenir »; — il l'écrit, encore ce nom chéri, sur les murs de la salle de police, sur le sable, sur sa gamelle, partout; il est convaincu qu'elle attendra, qu'elle l'aime, puisqu'il l'aime. La crainte fait mal; il ne craint pas. Ce n'est pas une fille comme les

Autres. Un matin il reçoit une lettre: sa promise baptise son petit dernier, sa promise est mariée, sa promise est mère. Il est triste; il penche son front rêveur, il souffre. La voix brutale d'un Brigadier l'interpelle. C'est le clou qui l'attend. Il a oublié d'astiquer ses boutons, ô douleur ! souffrir mille morts, voir son cœur en lambeaux. Son rêve à jamais détruit, ses illusions à jamais envolées et n'avoir pas le droit d'oublier d'astiquer ses boutons. Les lois sont cruelles.

Bah! Il s'est consolé, il est parti ces jours derniers, il était joyeux, il chantait. Il arrivera au pays, les filles l'aimeront. Il a pris une tournure martiale, un certain air crâne qu'on ne lui connaissait pas. Il est la coqueluche du pays; la fille du maire lui fait les yeux doux. Il se mariera et mieux qu'avec la promise. Avoir été soldat, ça prouve tant de chose. Dam! Un soldat c'est un homme.

Soldats, qui rentrez dans vos foyers, embrassez vos vieilles mères et vos jeunes sœurs; mais ne déposez pas vos armes, car il vous faut chanter avec Boufflers.

*Eh mes amis peut-on mieux faire,  
Quand on a dépeuplé la terre,  
Que de la repeupler après?*

L. SABATIER >>[retour MENU](#) >>

jeudi 28 juillet 1881 échos du demi- monde *Le Bavard de Lyon* N°16<sup>vii</sup>

### ÉCHOS DE LA RUE ET DES BOUDOIRS

Isabelle, la fille de brasserie du père Papat, n'aime pas les fleurs. La poésie ne hante point sa tête légère, sur laquelle les bonnets tiennent si mal. Elle le déclare audacieusement.

Passant, qui que tu sois, si tu t'accoudes aux tables que dessert cette future duchesse, et si tu as cinq sous à dépenser, paie lui un bock, mais ne lui achète pas de fleurs.

La dame aux camélias est devenue la fille aux bocks.  
Fantine chantait:

Les bleuets sont bleus, les roses sont roses  
Les bleuets sont bleus; j'aime mes amours.

Isabelle se penche à l'oreille de son compagnon et murmure:  
Paie-moi un bock!  
Décidément j'aime mieux la chanson de Fantine.

❖❖❖

On signale l'apparition dans le demi-monde lyonnais,.. Non, vous ne devinerez jamais !.. d'une négresse, Marie Godarte.  
Il paraît qu'elle songe sérieusement à faire concurrence à nos élégantes.

❖❖❖

Louissette Egrat et Lucy Maïa aiment les militaires.  
Ce n'est pas là un reproche. Ils sont si gentils les militaires.  
Un de ces derniers jours, il y a eu un grand dîner auquel assistaient les deux belles petites et de nombreux messieurs dont nous avons reconnu la profession aux sabres qui pendaient aux patères.  
On s'est entretenu de la révolte...en Algérie.

❖❖❖ >>[retour MENU](#) >>

Jeudi 15 décembre 1881 Les dompteuses d'hommes in *Le Bavard de Lyon* N°36<sup>viii</sup>

### NOUMA-HAWA<sup>2</sup>

Elle est la dompteuse farouche;  
Les lions, taisant leur courroux,  
Lui font de leurs flancs une couche.  
Et baisent, rugissants, sa bouche

---

<sup>2</sup> *Nouma Houwa* :célèbre dompteuse

Et se mettent à ses genoux.

Ils aiment leur affreux martyr,  
Terribles et sombres amants,  
Nouma, sûre de son empire,  
Ne répond que par un sourire  
A leurs fauves rugissements.

Laïs, que le caprice impose,  
Oseriez-vous, froides beautés  
Tremblantes sous un maillot rose,  
Ne demander d'apothéose  
Qu'à des lions épouvantés?

Laïs, ô charmeuse indolente,  
Laïs, qu'un jour mon cœur aima,  
Je te hais, pâle nonchalante,  
Porte ailleurs ta lèvre brûlante,  
Ô dompteuse! J'ai vu Nouma!

J'ai vu la femme, vraiment femme,  
Qui passe, la cravache en main,  
Et qui fait bondir, sous la flamme  
De ses yeux — fournaise de l'âme,  
Tous les fauves du genre humain.

Nouma, qui partages leurs sommes!  
Tu n'as d'autres affections,  
Car tu nous vois tels que nous sommes,  
Et l'on doit mépriser les hommes  
Quand on couche avec des lions!..

Karl Monte.

❖❖❖ >>[retour MENU](#)>>

## CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Marie Télégraphe pourrait-elle nous dire pourquoi on la voit si souvent rue Ferrandière. Serait-ce pour trouver le protecteur qui l'a abandonnée lorsqu'elle faisait l'ornement de la brasserie Moderne.

Cette petite qui a un faible pour les A... est triste depuis quelques jours; les clients qui l'honorent de leur présence en sont navrés; consolez-vous chère petite, et prenez garde au nabab sérieux qui pourrait suspendre tout ce qu'il a fait de bien à votre égard.

❖❖❖

## L'AMOUR DES DEMI-MONDAINES

*Point d'amour! Et partout le spectre de l'amour.*  
Alfred De Musset

I

Ce n'est plus de nos jours, qu'on aime de passion véritable; aussi, l'amour, qui était autrefois, une chose si belle et si poétique est-il devenu, à cette heure, la plus vulgaire et la plus réelle. C'est une affaire d'argent.

Aimer une femme, aujourd'hui, c'est faire la noce avec elle; c'est lui payer le Champagne, c'est se promener à son bras; c'est entrer dans son boudoir, c'est assister à son lever et assister à son coucher; c'est lui mettre, ses bottines et lui décrocher son corset.

Il ne faut accuser que les femmes de cet état de choses, car elles seules sont coupables. Comment pourrait-il en être autrement, quand elles ont fait de, l'amour, la faveur d'une intimité plus ou moins large, qu'elles vendent à qui veut bien la leur acheter. L'amour, qui vit de sacrifices et qui sait se dévouer, ne leur en parlez pas. Vous les feriez rire. Il ne rapporte rien.

Chose étrange, ces femmes ont des amants; on sait ce que valent leurs caresses, et on se laisse séduire. Combien, semblables au corbeau de La Fontaine, jurent, mais un peu tard, qu'on ne les y prendra plus!

Des jeunes gens qui fréquentent les demi-mondaines, je fais deux catégories. Dans la première, je place ceux pour qui l'amour est un passe temps, et qui ont une maîtresse, pour le plaisir de dire qu'ils en ont une, si on leur demande. Au fond, ils savent à quoi s'en tenir sur les protestations d'amour de ces femmes, mais peu leur importe qu'elles soient intéressées ou non; ils s'en font une petite gloriole, dont ils sont fiers: après tout, ce n'est pas le premier venu, qui a la bonne fortune de s'entendre dire par une jolie fille: je t'aime.

Ceux de la seconde catégorie, sont les inexpérimentés, ceux qui font leur entrée dans le monde, et qui le jugent franc et loyal comme eux. Encore dans toute la virginité de leurs sentiments, ils sont arrivés à cet âge critique, où les passions longtemps contenues cherchent à briser la barrière qu'on leur opposait, où le cœur essaie de satisfaire son irrésistible besoin d'aimer. Si c'est une jeune fille pure, qui allume dans leur âme le feu de l'amour, il faut les proclamer heureux; si c'est une demi-mondaine, on ne peut que pleurer sur leur sort et s'écrier: hélas! Car ils seront trompés.

Pauvres adolescents! Je vous plains, car votre sort est digne de pitié. Vous aviez peut-être rêvé aux femmes, pendant les belles années de votre jeunesse; à travers le prisme enchanteur de votre imagination de dix-huit ans, vous les aviez vues belles, fidèles, aimantes. Vous les avez vues avec de grands yeux bleus, une longue chevelure blonde tombant en tresses flottantes sur leurs blanches épaules, et encadrant leur mélancolique figure; leur teint avait la couleur des roses, et leurs lèvres vous souriaient doucement. Dans votre enthousiasme, vous vous étiez dit: « Si une femme, semblable, à celle que je vois dans mes rêves pouvait m'aimer, comme je serais heureux!... » Fol espoir! Les rêves sont des rêves et rien autre chose; arrive le réveil, ils s'évanouiront comme ces vapeurs légères que le vent dissipe à l'aurore; jeunes gens, ainsi doivent s'évanouir les femmes, dont le cortège brillant a passé devant vous.

Hâtez-vous de chasser leur image de votre cœur, si vous ne voulez pas que la sombre désillusion vienne jeter un voile noir sur ce beau printemps de votre vie, qu'on appelle la jeunesse; hâtez-vous, car la désillusion va commencer, l'expérience sera rude et terrible, vous en mourrez peut-être de désespoir, mais vous aurez bien tort, car on ne vous en saura pas de gré, car on se souviendra pas de vous, car le soir même du jour, où votre cœur brisé, aura été porté au cimetière, votre infidèle aura oublié ses serments de la veille, et riuse insouciant, sera sur les genoux d'un autre, à lui soupirer le mensonge qu'elle vous soupirait naguère: « Je t'aime. »

Oui, vous aurez bien tort de mourir pour elles, une infidélité de leur part, ne vaut certainement pas la peine que vous succombiez à la blessure qu'elle fera saigner dans votre âme. Elles ne sont pas ce que vous les rêviez, leur cœur n'en est plus un, le vice l'a depuis longtemps flétri, et leurs formes d'ange ne servent qu'à dissimuler leur âme de démon! >>[retour MENU](#) >>

(à suivre)

## FANFAN-LA-TULIPE

Samedi 5 juillet 1884 Pèlerinage à Lourdes in *L'Éclair*<sup>ix</sup>

### PÈLERINAGE DU DIOCÈSE DE LYON À N.-D. DE LOURDES Le 1<sup>er</sup> Septembre 1884

ENTREPRISE SUR L'INITIATIVE ET LA HAUTE RECOMMANDATION DE SON  
EMINENCE

#### DÉPART DE LYON-PERRACHE

1<sup>er</sup> train (guidon blanc décoré de la croix) (1): 8 heures du matin. — Par la rive gauche du Rhône. — Arrêt à Vienne à 9 h. 02 du matin.

2<sup>ème</sup> train (guidon jaune) : 8 h. 50 du matin. — Par la rive gauche du Rhône. — Arrêt à Vienne à 9 h. 42 m.

3<sup>ème</sup> train (guidon bleu) : 9 h. 10 du matin. — Par la rive droite du Rhône. — Arrêt à Givors-Canal à 9 h. 48., à Condrieu à 10 h. 34 m., et à Chavanay à 10 h. 47 m.

#### DÉPART DE LOURDES

Entre 10 heures du matin et 1 heure du soir.

#### ARRIVÉE A LYON-PERRACHE

1<sup>er</sup> train : à 3 heures du soir.

2<sup>ème</sup> train : à 8 heures du soir.

3<sup>ème</sup> train : à 8 heures 05 du soir.

Prix des places aller et retour : Premières 90 fr : secondes, 65 fr. troisièmes, 43 fr.

1° Chaque pèlerin devra prendre le train et le compartiment désignés par son billet. En conséquence les personnes qui voudront être ensemble auront soin de demander les numéros du même compartiment.

2° Les malades payants ou gratuits ne seront admis que sur un certificat de médecin et d'après l'avis du Comité. Pour obtenir la gratuité il faudra, de plus, présenter une recommandation de M. le Curé de sa paroisse. Indiquer dans la demande si le malade doit être assis, mi-couché ou couché.

3° Les pèlerins qui prendront les trains dans le parcours seront obligés d'en donner connaissance en se faisant inscrire.

4° Les inscriptions, sont reçues, dès maintenant, au bureau de *l'Écho de Fourvière*, place Bellecour 26, tous les jours non fériés, le matin de 8 heures, le soir de 1 heure à 3 heures et de 6 heures à 8 heures. Adresser lettres chargées et mandats au *secrétaire de l'Écho de Fourvière*. Un appel est fait aux cœurs généreux en faveur de la souscription ouverte pour les malades dans les colonnes de *l'Écho de Fourvière*.

Vu et approuvé:

L. PAGNON, vic. gén.  
Président du Comité.

---

(1) C'est dans ce train que devront prendre place les malades.  
>>[retour MENU](#) >>

Jeudi 28 juillet 1881 les bèches sur le Rhône in *Le Bavard de Lyon* N°16

### LES BÈCHES SUR LE RHÔNE CÔTÉ DES DAMES

Mon thermomètre me désespère. Je le place à l'ombre, dans un endroit frais. Je veux avoir l'illusion d'une douce température; peine perdue. Le mercure argente le tube de verre à des hauteurs prodigieuses. Il monte, il monte toujours. Le Sénégal est un Eden auprès de Lyon, C'harles Beaudelaire avait imaginé ce moyen d'oublier la chaleur: il lisait le passage de la Bérésina. Ce n'est pas à la portée de tout le monde. Par la pensée, je me transporte vers les pays heureux, où coulent des sources limpides, où jaillit l'eau des fontaines dans les jardins enchantés des *péris*. Je contemple, avec ravissement, le bain de Gêrôme. La sultane et ses femmes, plongent leurs torses gracieux dans les eaux du Bosphore ; elles sont heureuses. Sous l'œil de l'eunuque noir, poli comme l'ébène, elles se baignent, naïades roses ou cuivrées, dans les flots bleus. J'évoque le souvenir des mystérieuses reines des ondes : Amphitrite, Vénus anadyomède, Séraphita la fiancée norvégienne, compagne des roseaux. Je deviens lyrique ; j'ai si chaud: de l'eau! de l'air!

Je sors. Où vais-je? Vers le Rhône. Le fleuve descend, impétueux ; il montre sur ses rives, les pointes irrégulières de ses rochers: lui aussi a soif. Il souffre, avec ses pierres, ses cailloux, ses rocs émergeant de tous les côtés, on dirait un malade dont les os perceraient la peau. Le Rhône est maigre. Sur le parcours, des gamins se baignent; ils sautent, ruisselants d'eau ; grenouilles humaines; c'est un spectacle curieux.

Ils sont dix, quinze, vingt; un mouchoir attaché d'une main inhabile, bravé la pudeur. Joyusement, ils crient, ils se fuient, ils s'appellent. Le fleuve les prend et les rend; quelquefois pourtant il les garde: une dîme à la canicule. On doit voir ce tableau en Océanie. Je sais un vieux déporté, qui vient assidûment sur le quai, il s'y accoude; il regarde; cette population toute nue, il l'a vue de sa



payotte; elle sortait de la Brousse; dans ces bandes de gônes turbulents, il retrouve ses bandes de canaques.

Je descends toujours. La chaleur ne diminue point. La comète le veut ainsi. Je me console en songeant que le raisin mûrit et que la moisson est déjà faite. L'ami soleil nous donne, mais il le fait sentir; cette année, il ne sait pas faire l'aumône; c'est un manque de délicatesse.

En philosophant, faute de mieux, je suis arrivé aux *bèches*. Un bateau peint en clair. On a inscrit sur ses flancs: *Bains froids pour dames*. Bains froids! l'eau vient à la bouche; rien ne prouve qu'ils sont froids. Balzac a fait une étude spirituelle: Paris dans l'eau. Il décrit les bains à quatre sous; les bains homériques du Pont-au-Change, les filles du peuple s'y baignaient en camisole et en jupon. Un costume, c'est bon aux bains de mer, quand on est vu du bout de la lorgnette que de graves messieurs braquent de la plage. Ou parle de supprimer les bains à quatre sous. Je le déplore; c'est un coin de Paris pittoresque qui s'en va L'eau n'y était pas limpide et quelqu'un a pu dire : « Où se lavent-ils, ceux qui se baignent ici ? »

Lyon est aristocratique, Lyon, n a pas de bain à quat' sous. Il a les *bèches*. Ici les femmes. Oh! si j'y pouvais entrer. Je veux corrompre le gardien; j'implore; je suis lâche; tout cela, en pure perte. On ne pénètre ni dans les *bèches* ni dans le harem. J'ai trop de barbe, cette barbe, mon, orgueil, je la maudis. Si j'étais Chérubin, je m'habillerais sous les robes de la comtesse. Mais je ne suis pas Chérubin. Comme une âme en peine, au bord du Styx, j'erre autour de l'établissement du père Vaudray. C'est bien le Styx.

J'y vois entrer des démons: Pâquerette, Joséphine Odet, Anna Nabab. Je suis héroïque. Je me jette à la nage, je me cramponne au rebors de bois; les planches sont hermétiquement jointes. Je me désespère, lorsque j'aperçois un trou, un tout petit trou, chef-d'œuvre d'un rat. Il s'en servait quand il n'y avait personne; je résolu de m'en servir, moi, mais parce qu'il y avait du monde. Tous deux avions un but: chercher notre pâture: le chroniqueur est un rongeur. Ce trou dans une planche m'amuse. Les hommes avaient tout prévu, croyaient-ils: bois épais, états bien joints, toiles opaques et imperméables, doubles portes; le mystère enfin. Un rat arrive; il se fait un passage, et le mystère n'est plus. Si ce rat est baptisé, il doit s'appeler Indiscrétion, à moins qu'il ne se nomme Ironie.

Le trou est fait, j'en profite; vous en profiterez aussi.



Ici, le refrain doit être modifié. Pas d'hommes c'est la consigne ; elle est formelle. Un instant, je reste ébloui. Elles sent là une trentaine; c'est un vertige. Je ne vois que des tons chauds, des gorges, des bras, et des chevilles. C'est une symphonie en rose majeur. Elles ne sont pas nues, elles ne posent pas. Dans leurs boudoirs, même seules, elles sont actrices: leur miroir les regarde. Ici, elles ne se mirent que dans l'eau, dans l'eau, remuée, ondoyante, inconstante; leur image se forme, se brise et se reforme sans cesse. Il y a un homme dans la maison, c'est le chien du jardinier: une tête originale, excentrique, une sorte de vieux qui en sait long et ne dit pas tout. Elles sont familières avec lui; elles lui tapent amicalement sur l'abdomen. On n'a pas de secrets pour son coiffeur, ni pour son pédicure. On ne saurait en avoir davantage pour son professeur de natation. Du reste, de la musculature, de l'adresse, un bon nageur: le maître.

Joséphine Odet passe donnant le bras à Marie la petite Poupée; les extrêmes se recherchent. Je ne discute pas leurs mérites; c'est une question de formes. Blanche Gay étouffait étouffait sur son balcon, elle est venue, son peignoir gris en indiscret. Théo remarque qu'elle a un grain- de beauté vers la hanche. Peut-être, le savez-vous déjà.

Hélène Durand écarte d'un geste les promeneuses ; elle est superbe d'audace. Elle pique une tête, elle fait un trou dans l'eau; l'habitude; elle en a fait bien d'autres, mais dans la lune. Titine l'arsouille, ne s'y jette jamais que la tête la première. Quand elle s'est jetée dans le vice, elle a fait l'opposé. Une course à la nage est autorisée, elles sont six nageuses. Six poupées nageuses, le bijou du jour: Anna Oberley, la blonde Maïa, la brune Fanny Bombance, la plantureuse Cécile Chatelain.

Elodie qui est presque blanche, Amélie l' Italienne qui est toujours grise. Les flots sont fendus avec impétuosité. Les beaux bras nus flagellent les vagues, les mouvements rapides des jambes mettent de l'écume autour des flancs. Anna Oberley s'arrête: elle n'a plus de souffle. ; Une asthmatique. Amélie arrive bonne première. Elle triomphe. On l'appelle la Vénus Callypige. On lui propose d'aller à l'Hippodrome; on y fait des courses de femmes. Elle n'a pas dit no ; il y a si longtemps qu'elle court...la chance.

La maigre Elise Beligand fait la planche : sa mère n'a pas fait moins. La baronne fait le plongeon; elle plonge à ravir. L'eau est son élément. Fonfon, Cloclo, Ninette, n'en peuvent plus sortir; ne sont-elles pas filles du royaume humide; des sirènes — moins la voix ? Vous avez entendu Fonfon. Les pêcheurs n'auraient pas jeté pour elle, leurs barques sur les récifs. Méphisto a un costume rose. Jeanne Perrin un costume bleu. Hélène Courtois se serait baignée volontiers sans costume. Il est plus naturel d'être nue, dans l'eau que sur un plat.

Caroline Bouzon, dite Croisade, a un costume de marin. Je n'ai pas lu le nom de son bâtiment: elle doit appartenir à la *Chaloupe Amoureuse*, qu'on voit amarrée, selon les latitudes, à Suresnes où à l'Île-Barbe.

Je constate que la grosse Maria loue un costume; c'est, de mauvais ton.

Ces Messieurs devraient se cotiser: que ceux qui la déshabillent l'habillent. Il en est beaucoup que je ne connais pas ou du moins que je ne reconnais plus; elles sont t Le entrées plantureuses de formes, opulentes et grassouillettes, hautes en couleur et bien cambrées, enfin, des modèles. Je ne revois plus que des jeux d'osselets sous la laine du peigneur. Ont-elles fondu ? mystères de la cabine.

Annette-la-Licheuse ne se baigne plus depuis le jour où elle a bu un coup. L'eau est décidément trop fade. Comme endormie sur une couche humide, passe Annette Bassin, c'est une Ondine, elle fait deux fois le tour du bain: pas de Triton. Ces dames s'amuse: c'est plaisir de les voir. Je les dévore des yeux. Quand j'étais petit je n'aimais rien tant que la pêche aux grenouilles.

Je n'avais pas encore aperçu Elodie: la voici. Elle se plonge dans l'eau avec frénésie. Un bain en est bon; une douche serait meilleure. Pauline Desgeorges ne se baigne jamais sans laver un mouchoir : un souvenir du temps où elle lavait des langes.

Et je songe, en voyant ces beaux oiseaux de passage, lustrer leurs plumes dans l'eau des bèches, que l'eau va peut-être nous manquer. Où se baigneraient-elles alors ? Un tyran antique se noya dans un tonneau de vin de Chypre. Ce moyen est coûteux. Une courtisane moderne, Cora Pearl, pour ses amants, et Emma Cruch pour sa mère, eut certain jour une étrange fantaisie: prendre un bain de Champagne. Des petits jeunes gens se cotisèrent. Cette femme est une idole; ils jurèrent qu'ils boiraient du champagne dans lequel l'impure s'était lavée. Elle plongea dans le liquide mousseux. Elle en sortit. On l'avait remplie avec 120 bouteilles: on en retira 122. D'où venait l'excédent ? Les bons jeunes gens burent le Champagne et se déclarèrent satisfaits. Cora Pearl a bien ri. L'histoire est vraie.

Ne souhaitons pas semblable liquide; Annette la licheuse ne sortirait plus de sa baignoire.



La nuit venait; les belles petites sortaient de l'eau et les étoiles du ciel. Je voulus partir. Une idée baroque me traversa la cervelle. J'avais vu. Je ne voulais pas qu'on vît. La jalousie s'éveillait au fond de mon cœur. Je voulais garder ce bonheur pour moi, seul. Je pris un prosaïque bouchon, que le flot balottait, et je bouchai le trou; je le bouchai avec fureur. Je coupai le liège au niveau de la planche. Cela fait, je m'éloignai; moi seul, avais joui de ce spectacle. Un pacha au sortir du harem, n'a pas un front plus orgueilleux.

Le lendemain, le même désir me reprit; il m'aiguillonna, je voulus retourner. J'arrive aux bèches, mais le trou indiscret était bien fermé. J'eus beau faire, il ne s'ouvrit plus pour moi. Ma jalousie avait trouvé son châtiment. Tout l'homme est là: j'avais voulu être seul à profiter d'une faveur volée. Eternelle histoire de la coupe qu'on vide et qu'on brise. J'étais pris à mon propre piège.

Sans que votre pudeur, s'alarme, Ma lectrice; Allez vous baigner! les murs sont discrets. J'en suis confus, car j'aurais eu plaisir à vous voir nager, ô la plus charmante des naïades. Maintenant il y a peut-être encore des rats. S'ils font des trous je ne les boucherai plus, mais je ne le dirai à personne.

>>[retour MENU](#)>>

E. DESCLAUZAS.

Jeudi 28 juillet 1881 La Mule in *Le Bavard de Lyon* N°16

#### LA MULE

Elle s'appuya sur son coude,  
Toute morose, en s'éveillant,  
Comme un gentil bébé qui boude  
Et cache un sourire en baillant...

Mais... oh ! non ! il ne faut vous dire  
Ni ses deux lèvres de carmin;  
Ni son regard, ni son sourire;  
Ni ses épaules, ni sa main;

Ni le velouté des chairs blanches,  
Où la fibrille aux tons de feu  
Se confond, dans le mat des hanches,  
Avec la veine au sillon bleu;

Ni sa nudité; ni sa pose  
De jeune et doux Endymion  
Que Phœbé, la fée au doigt rose,  
Vient caresser de son rayon!

Non ! c'est la mule en satin fauve!  
La mule au contour caressant  
Qui, béante, auprès de l'alcôve,  
Attendait son pied ravissant!

Non ! c'est la mule qu'il faut peindre,

Cette conque à l'air si mignon,  
Qu'on eût dit qu'elle pouvait craindre,  
Le petit pied de Cendrillon!

Elle narguait les charmants ongles  
Enchâssés dans ce pied mutin,  
Comme le roseau yert des jungles,  
Semble défier le félin...

Mais il fut tellement flexible,  
Ce pied si blanc et si chinois,  
Qu'un géant l'aurait cru possible,  
Dans une coquille de noix.

Et qu'il plongeait comme en un gouffre  
Dans l'hiatus lilliputien...  
Ah ! ce n'est pas son pied qui souffre!  
C'est mon cœur!...De quoi donc?— De rien!

KARL MONTE >>[retour MENU](#)>>

Samedi 16 août 1884 mort du roi in [L'Éclair](#)

Le 24 août, jour anniversaire de la mort de Monseigneur le Comte de Chambord, une Messe solennelle sera célébrée, à midi, dans l'église Saint-Bonaventure. Vous êtes instamment prié d'y assister, vous et votre famille. C'est un devoir pour les Catholiques Royalistes de prier pour le repos de l'âme de notre Roi à jamais regretté; c'est un devoir pour tout Français de venir prier pour le salut de la France.

Samedi 6 septembre 1884 l'éducation in [L'Éclair](#)

### L'Éducation

Il est un mot qui retentit bruyamment, depuis des années, dans la bouche sonore de la République, un mot qui rayonne en lettres d'or dans sa devise et sur son programme, pêle-mêle avec Liberté, Fraternité, Progrès, et autres vocables à sensation du dictionnaire à la mode: c'est le mot d'instruction.

Instruction gratuite ! Instruction obligatoire! Manuels d'instruction! Groupes scolaires! Fêtes d'inauguration des écoles! Discours sur la nécessité de l'instruction ! Crédits votés au profit de l'instruction ! C'est le Dieu du jour.

La République, cette bonne mère qui nous nourrit tous, comprenant que les hommes ne vivent pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de sa bouche, tient à honneur de nous inonder des flots de sa précieuse lumière, et de nous inoculer à tous la science par tous les pores.

Certes, voilà une noble ambition. Seulement, comme le singe de La Fontaine, la République oublie un point.

Instruire, rien de mieux : cultiver l'esprit, c'est doubler, c'est tripler, c'est centupler sa fécondité et sa puissance; c'est ajouter à chaque petite intelligence individuelle les vastes intelligences de tous les ordres et de tous les siècles; c'est mettre au service d'un homme la force intellectuelle du genre humain.

Mais voici ce qu'on oublie:

Il en est de l'instruction comme du feu, qui réchauffe ou qui incendie, comme de l'eau, qui féconde ou qui ravage, comme de toutes les forces de la terre, qui nous vivifient ou nous tuent, suivant les cas.

On demandait à Esope: Quelle est la meilleure chose de ce monde ? Il répondit : C'est la langue. — Et la pire? — C'est la langue, répondit-il.

Ce qu'Ésope disait de la langue, on peut le redire de l'instruction : — chose excellente ou pernicieuse, bienfait ou fléau, gloire ou ruine des individus et des sociétés."

Quelle est donc la puissance supérieure qui donne à l'instruction sa bonté, son utilité, sa valeur véritable, — qui l'empêche de nuire, et la fait concourir à la grandeur d'un homme et au relèvement d'un pays ?

Cette puissance, c'est celle de l'éducation.

L'éducation est à l'instruction ce qu'est le fondement à l'édifice, ce qu'est la digue au fleuve, le rail à la locomotive, le gouvernail au navire ou au ballon. Elle la gouverne, la dirige; car elle forme le cœur, et le cœur est le maître de l'esprit.

L'éducation! *educare (ducere ex)* prendre un enfant au milieu de ses mauvais penchants, des révoltes et de l'ingrate bassesse de sa nature, et l'amener pas à pas, l'élever insensiblement, par la pente douce de l'habitude motivée du bien, jusqu'à la vertu, et, quand il le faudra, jusqu'à l'héroïsme: voilà l'éducation. C'est une élévation, suivant la belle étymologie du verbe français, l'élévation du cœur, qui doit précéder et soutenir les développements de l'intelligence.

L'instruction peut faire le bachelier, mais c'est l'éducation qui fait l'homme. Sans la première, on peut être un héros; sans la seconde. on n'est qu'un savant coquin.

Or, nous le voyons tous, si l'instruction est un des dieux de notre République, l'éducation en revanche la préoccupe assez peu. Ce qui la préoccupe; c'est d'en saper l'unique fondement: la Religion.

Guerre à Dieu, et vive la science!

Aussi les beaux fruits qu'elle porte, cette science! Comme la France se relève! La belle génération qu'on nous fait?

Le *Voltaire* lui-même ne peut retenir un cri:

« Le crime, dit ce journal, s'étend de plus en plus, comme une marée qui monte et dont souvent les flots sont rouges. En 1872, le nombre total des crimes et délits jugés en France s'élevait à 26 mille; dix ans après, en 1882, il dépassait 81 mille.... Il faut enfin qu'on se défende ! »

Voilà le résultat de dix ans de République. Mais attendons un peu. Laissons les conséquences découler des prémisses, et l'arbre de la science du mal élaborer tous ses fruits. Dix ans encore, encore vingt ans! La France alors gonflée d'instruction laïque, gratuite et obligatoire; bourrée de physique et de chimie, de géométrie et d'histoire anticléricale, d'athéisme théorique et pratique; fourmillant de docteurs, de vivisecteurs et de pétroleurs, offrira aux yeux (qui vivra verra) le spectacle, nouveau sous le soleil, d'un peuple de savants... anthropophages.

L'instruction obligatoire! gémira-t-on alors; c'est l'éducation qui aurait dû l'être.

X >>[retour MENU](#) >>

Samedi 18 octobre 1884 LA MAISON VISIONNÉE in *l'Ancien Guignol* N° 144<sup>x</sup>

### LA MAISON VISIONNÉE

Après cette ridicule histoire de la rue de Bretagne, à Paris, comme nous serons bien venus à reprocher à nos grands-pères leur poltronnerie et leur crédulité ! Le moyen de rire de leurs revenants, de leurs sorciers, de leurs possédés, des châteaux où se promenaient des spectres, des dames en blanc de leurs légendes, des esprits qui rôdaient autour des cimetières, maintenant qu'en plein Paris sceptique, l'instruction y étant obligatoire, des journalistes, des agents, des badauds sont allés, gravement, étudier le mystère des poutres d'une bicoque geignant de vétusté et qu'ils ont appelé ça des esprits frappeurs ?

Peu s'en est fallu que la rue de Bretagne ne devînt un autre cimetière de Saint-Médard. Des illuminés y sont venus en foule, ils ont fait parler les esprits. Il y en a encore, en ce moment, cachés dans les lieux d'aisances ou sous le lit des locataires: ils attendent l'heure des manifestations mystérieuses.

On connaît la légende. Une petite fille d'honnêtes ouvriers, une fois seule dans une chambre, entend de grands coups dans la muraille. Il paraît que ce n'est pas elle qui cogne sur le mur, mais l'esprit. Un esprit très fantasque, qui se tient coi lorsqu'une grande personne assiste la gamine. La police n'a sans doute sondé la muraille qu'avec l'intention d'arrêter cet esprit et de le déférer aux tribunaux pour détournement de mineurs.

Dans cette histoire d'esprits, c'est l'esprit qui manque le plus. Il en fallait peu pour éviter de lui donner une si grande importance. *Le Soir* raconta le fait dès les premiers jours, en une trentaine de lignes, fort sérieuses, placées entre la dernière dépêche de l'amiral Courbet et le compte rendu d'un conseil des ministres.

Si bien qu'on apprit du même coup qu'il y avait des esprits dans le Marais et des imbéciles dans le ministère.

La chronique a battu monnaie — et quelle monnaie — avec cette sottise rumeur. Un journal a vu son tirage monter pour lui avoir donné de l'extension. On s'est passionné pour cette fumisterie d'un mauvais goût. La thaumaturgie trouve toujours des adeptes. La sorcière de Saint-Denis a eu tort de mourir : il y a encore des beaux jours pour le merveilleux. Elle aurait pu perdre devant les juges le procès qu'elle a intenté à l'Etat, mais elle l'aurait certainement gagné devant une jolie collection de toqués.

Le crédit dont jouissent les légendes comme celles de la rue de Bretagne prend sa source dans ce qui nous reste d'un vieux fond de croyances surnaturelles et religieuses. Les théologiens les condamneront comme profanes, sacrilèges ou impies. Ils les diront l'œuvre du diable; mais intérieurement ils seront enchantés. La superstition n'est pas éteinte tout à fait: c'est bon signe pour la sacristie. Tout haut ils exorciseront la petite, mais, tout bas, ils s'en froteront les mains. De cette enfant à la petite Bernadette ou à Louise Lateau, il n'y a que cette différence: au lieu d'entendre parler le bon Dieu, elle a entendu craquer un mur. Si ça ne fait pas l'affaire de l'Église catholique, ça suffit au temple Swedenborgien. Jésus-Christ ne bouge pas, mais Allan-Kardec se remue.

Le pèlerinage, du reste, a été complet ; le spiritisme a ses infirmes aussi; en général, c'est leur moral qui est attaqué. Ils se sont rendus à la maison miraculeuse, comme de bons chrétiens à Paray-le-Monial ou à la Salette. Quelques-uns ont même poussé le parallèle jusqu'à dire: « M. de Chateaubriand a bien voulu me faire la causette par l'entremise des esprits.» Dans ces vieilles baraques, il n'y a pas d'eau, autrement, la maison de la rue de Boulogne aurait pu avoir sa source — grâce au robinet placé sur l'évier. Et sans avoir la moindre notion de chimie, je n'hésite pas à déclarer qu'elle eût été aussi efficace que celle de Lourdes. Par exemple, sa clarté aurait été de pair avec la clarté du dogme ; mais il aurait moins fallu s'en prendre aux esprits qu'à M. Alphand.

La poltronnerie est pour beaucoup aussi dans cette pitoyable équipée. C'est la peur qui en fait le succès. La peur bête, qui ne se raisonne pas, le fantôme qui vient avec la nuit, l'inexplicable terreur folle qui fait grimacer les ombres, qui transfigure les choses, qui est silencieuse, insaisissable, effrayante. C'est l'ennemi sans raison, invisible, qui, avec la complicité de la fièvre, hante la chambre, fait dresser les cheveux sur la tête, arrête la voix dans la gorge et fait couler une sueur froide sur le front.

Les gens que le noir épouvante — les femmes qui l'avouent et tant d'hommes qui ne l'avouent pas — ont été les colporteurs de la légende. C'étaient les badauds de la maison visionnée. Cerveaux faibles que l'inexplicable terrifie. Troupe de poltrons et de sensitifs que la raison trouve sur sa route ; dangereux parce que la peur les affole, et indignes parce que cette peur là cache toujours un peu le souci d'une peau plus ou moins en danger.

Les curés ont eu tort de démonétiser le diable cornu et de souffler la flamme de l'enfer. Cet accessoire de leur comédie était d'une utilité incontestable: il maintenait dans le giron de l'Église les croyants par terreur, dont la couardise peuple le noir des nuits. *Le Miroir des âmes* a bien plus fait pour le recrutement des dévotes que *L'imitation de Jésus-Christ*.

Si Hippolyte était à l'œil, il s'entendrait avec la petite fille de la rue de Bretagne: il y aurait à gagner là des âmes et de l'argent.

L'Esprit-Saint est démodé, l'Esprit Frappeur est en pleine vogue, que l'archevêque essaye : il n'a rien à perdre. Depuis longtemps déjà le bon Dieu ne vaut pas le diable. >>[retour MENU](#) >>

GEORGES LETELLIER.

1885

Léon Bringuier (sur Clotilde et Colette Nicod dite Marceline)

Si je n'étais pas mécréant, je verrais sans doute en cette petite une graine de sainte (et pas du genre Nitouche). La famille Thévenot est pourtant juste comme tout le monde ici. Messe par habitude. Sacrements obligés, prénoms bibliques d'abord: Marie, Joseph, quitte à être un peu plus moderne avec Clotilde en troisième position. Existe-t-il une sainteté qui ne serait pas d'église? Elle n'a que quatorze ans, mais quelque chose dans sa personne la distingue des autres et commande le respect. Comme si elle était un de ces êtres rares que l'on croise de temps à autre et qui semblent dépositaires d'une partie de la souffrance des siècles accumulés.

Et cependant, elle rit ; se mêle volontiers à ses camarades. Tout autre jeune fille, avec à ses pieds ces superbes bottines en cuir rouge provoquerait d'instinct la jalousie ou même la haine alentour, mais on ne peut s'empêcher de l'aimer.



Cette année sera je crois pour notre modeste école un cru exceptionnel. À côté de la sainte, nous aurons la savante, son amie Colette Nicod.

### Clotilde (souvenirs oncle Louis)

Hier, nous avons célébré les funérailles de l'oncle Louis. On avait disposé sur son cercueil son uniforme. Celui de la Guerre de Soixante-dix contre les Prussiens qui avait pris fin l'année de ma naissance. Les bandes rouges du pantalon et du képi semblaient un peu inconvenantes pour un jour de deuil, car elles ajoutaient presque une note joyeuse. Mais moi, j'ai eu du mal à retenir mes larmes jusqu'à la fin de la cérémonie.

Il n'était pas si vieux. Ceux de sa classe d'âge qui en ont réchappé sont pratiquement tous encore là, François Darbet, Edmond Blache....

Il me laisse en héritage beaucoup de souvenirs heureux. Comme le jour (les deux jours) où il nous a conduits, papa, maman, le cousin Henri et moi, dans la voiture tirée par la jument de Félix, Fifine, (c'est aussi sa voiture qu'on avait empruntée), jusqu'à l'Etoile, dans le département du Jura, au-delà de Lons-le-Saunier, qui en est le chef-lieu.

C'était pour la communion de Jeannette, une cousine lointaine. Mais le voyage, lui, me parut court, tant l'oncle Louis avait l'art de nous distraire. Entre les mots doux qu'il adressait à Fifine, les chansons à boire un peu en avance sur le repas de fête du lendemain qui durerait jusqu'à enchaîner avec le dîner et ensuite avec le souper et se terminerait certainement pour lui sur une litière de foin dans la grange, et les mimiques conjuguées de sa bouche et de sa moustache de grognard, on n'avait pas le temps de s'ennuyer.

Mais au réveil, son énergie était de retour et il me mena jusqu'à une vigne et me dit d'ouvrir grand les yeux, de bien chercher entre les ceps, dans la terre. J'y trouvai ce que je pris pour des petits cailloux en forme d'étoiles, certains collés les uns contre les autres formant une sorte de colonne.

De retour dans notre village, sœur Madeleine, qui nous faisait la classe à cette époque, expliqua qu'il s'agissait de pentacrines, mollusques fossiles de la même famille que les étoiles de mer, et qui dataient du temps où la commune de l'Etoile ainsi que tout le Jura gisaient au fond de l'océan.

Plus tard, l'oncle Louis a fait sertir un de ces fossiles dans un médaillon en or que je conserve à mon cou au bout d'une chaîne. Il dit que ce serait ma bonne étoile et qu'elle me porterait bonheur.

Je l'aimais bien mon tonton Louis, qui me racontait sa guerre...à sa façon. J'ai bien compris qu'il brodait un peu, par égard pour moi.

François Darbay, un ami de toujours a voulu rendre hommage à l'oncle Louis, mais il n'a réussi qu'à bredouiller quelques mots, tant il était ému. On a juste compris qu'il voulait parler du siège de Paris pendant la guerre contre les Prussiens, et des sept mois terribles qu'ils y avaient passés. >>[retour MENU](#)>>

### François Darbay ( Louis et le siège de Paris) <sup>3</sup>

Louis, *m'n'émi*. On se connaît depuis qu'on était gamins. Son uniforme posé là sur son cercueil me ramène quinze ans en arrière. On était tous les deux engagés volontaires quand s'est

---

<sup>3</sup>toile de fond historique inspirée de *Garde mobile de l'Ain (40<sup>me</sup> régiment). Souvenirs d'un officier du 4<sup>me</sup> bataillon. Siège de Paris. 1872.* (Bnf Gallica)

formée la Garde Mobile de l'Ain. On s'est retrouvés Moblots, comme on nous appelait ; comme qui dirait des frères. Nous avons fait la route de Coligny à Bourg pour signer notre engagement dans la Mobile. Je dois avouer que le désir de voir du pays entraînait pour beaucoup notre décision. Nous ne nous étions jamais aventurés au-delà des frontières du département, mais jeunes blancs-becs qu'on était, c'était dur de quitter sa famille, son béguin et même son chien.

Tu te souviens Louis, tu étais un peu chagrin de t'éloigner ta sœur, Othilie, que tu aimais beaucoup et qui nous a annoncé une naissance prévue pour le mois de janvier. Et ils ont voulu attendre qu'on revienne de la guerre pour que tu deviennes son parrain, à la petite Clotilde. On était partis au mois d'août, et tout le monde pensait, à ce moment-là, que l'affaire serait menée tambour battant. Il paraît que dès le 20 janvier, jour de sa naissance, le curé a commencé à s'impatienter.

Je nous revois encore à Trévoux après le 15 août. Comme on ne connaissait rien au métier des armes, on se retrouvait chaque matin, à 5h.1/2 au champ de manœuvres pour l'exercice. Et les fusils à piston qu'on nous a distribués ; pour le coup, on se sentait presque devenir de vrais soldats. L'uniforme était plutôt improvisé, on avait bonne mine avec nos blouses bleues soutachées de rouge et nos musettes de toile qui nous servaient de sacs. C'était assez pitoyable, mais, heureusement, chacun y allait de sa petite plaisanterie et on a fait contre mauvaise fortune bon cœur !

Je t'entends encore le 4 septembre au matin, c'était un dimanche, quand on a appris par le télégraphe la nouvelle du désastre de Sedan et on nous annonçait, par la même occasion, qu'on était maintenant en République. Tu as dit en rigolant : « alors, plus de Père ou de mère Badingue, ni de petit Badinguet ! » et tu as entonné une chanson qui faisait fureur en ce temps-là :

**Il avait un moustache énorme  
Un grand sabre et des croix partout  
Partout, partout !  
Mais tout ça c'était pour la forme  
Et ça n' servait à rien du tout  
Rien du tout !  
C'était un fameux capitaine  
Qui t'nait avant tout à sa peau  
À sa peau !  
Un jour qu'il voit qu' son sabre l' gêne  
Aux ennemis, il en fait cadeau  
Quel beau cadeau !**

{Refrain :}

**V'là le sire de Fisch Ton Kan  
Qui s'en va-t-en guerre  
En deux temps et trois mouv'ments  
Sens devant derrière  
V'là le sire de Fisch Ton Kan  
Qui s'en va-t-en guerre  
En deux temps et trois mouv'ments  
Badinguet, fiche ton camp !  
L' père, la mère Badingue  
À deux sous tout l' paquet  
L' père, la mère Badingue  
Et l' petit Badinguet**

J' avais apprécié plus particulièrement le dernier couplet, celui où l'ancien empereur en prend, si on peut dire, plein les dents.:

**Enfin, pour finir la légende,  
 De c' monsieur qu'on croyait César  
 Croyait César !  
 Sous ce grand homme de contrebande  
 V'là qu'on ne trouve plus qu'un mouchard  
 Qu'un mouchard !  
 Chez c' bonhomme-là, tout était louche  
 Et la morale de c' boniment,  
 C'est qu'étant porté sur sa bouche  
 Il devait finir par Sédan  
 'Nir par Sédan !« 'Nir par Sédan !!! »**

Tu étais plutôt doué Louis pour la pantomime et la chansonnette. Tu savais très bien imiter les comiques du café-conc qu'on a eu l'occasion de voir pendant le siège, assez rarement il faut le dire, car on était davantage occupés à se rouler dans la boue que dans la gaudriole ; mais ils sont devenus très populaires par la suite du côté du Boulevard du Temple .

Au début, pendant que les Prussiens avançaient de toutes parts, massant leurs troupes autour de Paris, on était tout à notre découverte de la capitale. On profitait de l'accueil chaleureux des Parisiens (tu te rappelles les Parisiennes ?), notamment lorsqu'on nous a passés en revue sur les Champs-Élysées, le 3 septembre. Et nous, les moblots du 4<sup>ème</sup> bataillon, on faisait bonne figure malgré nos pauvres uniformes. Mais bientôt plus aucun train ne pouvait entrer dans Paris. La liaison avec la province ne pouvait plus se faire qu'au moyen des immenses ballons gonflés au gaz d'éclairage qu'on voyait s'élever des hauteurs de Montmartre et qui étaient censés aussi emporter nos lettres. On était impressionnés. Le 7 octobre, c'est même Gambetta en personne qui s'est envolé pour Tours dans un de ces engins, et il a bien failli y rester car, les vents étant devenus contraires, les uhlands s'en sont donné à cœur-joie et n'ont pas arrêté de le canarder.

Mais il ne faut pas croire qu'avec les camarades, on a passé notre séjour à Paris à jouer les badauds ou à fréquenter les théâtres ou les estaminets.

Le dimanche 9 octobre nous nous sommes retrouvés à Gentilly, sous une pluie battante à creuser des tranchées dans des vignes, dans du terrain argileux. Ce qui fait que lorsqu'on montait la garde, ça s'appelait le service des grand'gardes, on avait de la boue jusqu'à mi-jambe.

La nuit il y avait souvent des alertes et des appels aux armes. Il fallait alors se rassembler en ordre et en silence sur une petite place, et attendre l'arme au pied. On voyait au loin l'appareil électrique des remparts qui balayait l'horizon et inondait la vallée de la Bièvre de lueurs verdâtres. On entendait une fusillade continue du côté de Cachan. Le canon tonnait aux forts de Bicêtre et de Montrouge. On était tout près de la fameuse tranchée Tripiet qui menait en direction de l'Hay jusqu'à environ 300 mètres de chez les Prussiens, qu'on pouvait voir distinctement aller, au pas de course, relever leurs avant-postes.

Je me souviens aussi des ravages de la petite vérole. Mais Louis et moi, on a été épargnés. Vers la mi-octobre l'épidémie a commencé à se propager à grande vitesse. On transportait chaque jour à l'hospice des dizaines de nos malades. L'endroit était déjà plein de varioleux et la mort éclaircissait nos rangs.

Il y eut quand même une bonne nouvelle : l'arrivée d'un complément d'équipement pour les moblots, avec capotes, sacs en cuir et gamelles. Ça tombait à point parce que le temps était devenu mauvais. Mais on n'avait encore rien vu côté intempéries. L'hiver cette année-là fut terrible.

La proclamation de la Commune, le 31 octobre, a été ressentie par nos chefs comme une calamité, parce que, pour eux, l'émeute allait ajouter des difficultés supplémentaires et il a fallu se dépêcher d'aller réprimer le soulèvement. Les rumeurs d'armistice, le 1<sup>er</sup> novembre

augmentaient leur indignation. Mais la plupart d'entre nous y voyaient la possibilité de retourner bientôt au pays, car le bel enthousiasme qui nous animait au moment de signer notre engagement, en avait pris un coup, si j'ose dire. La discipline s'en ressentait.

Le 2 décembre, après le repas du soir, nous avons reçu l'ordre de marcher vers la porte Maillot pour prendre le chemin de fer de ceinture. Ça nous a pris jusqu'à minuit pour tous embarquer, et tout le monde semblait heureux d'avoir quitté cet affreux Clichy où nous avions été cantonnés jusqu'alors, et où nos journées (et souvent nos nuits) avaient été occupées à accomplir des tâches pénibles et inutiles. Les moblots, perchés en grand nombre sur des wagons découverts, se sont mis à chanter à tue-tête malgré le froid très vif. Il me semble que, une fois de plus, tu n'étais pas le dernier à donner de la voix dans c't'affaire-là, mon Louis !

À l'arrivée à Joinville-le-Pont, sous la neige, vers minuit, on a bivouaqué dans les rues, dans l'obscurité complète, à part la lueur des feux allumés pour ne pas se retrouver gelés au matin. On a gagné Saint-Maur où l'on a trouvé le 35<sup>ème</sup> de ligne qui se battait presque à bout portant avec les Prussiens. Les blessés étaient évacués dans des bâts en osier accrochés dos à dos sur des mulets. On appelait ce genre bien particulier d'ambulance des cacolets.

Après la bataille de Champigny, et le repli de l'armée de Ducrot, on nous a envoyés au château de Poulangis, et pendant tout le mois de décembre le salon de cette superbe demeure a servi tour à tour de chapelle et de salle à manger pour les officiers. Nous on avait nos gamelles. On voyait partout les traces de la bataille qui venait de se dérouler dans les parages. Les trous des projectiles sur les façades et même des cadavres étendus dans tous les coins près des tranchées. La Marne, qui fait une boucle à cet endroit-là était en furie, et les ponts de bateaux ont été emportés plusieurs fois. Heureusement, il restait à ce moment un peu de charbon et du bois pour se réchauffer. Quand les vivres ont commencé à diminuer, on a eu encore un peu de chance dans notre malheur, car un de nos fournisseurs s'est mis à faire le cantinier. L'idée a plu à tout le monde, sauf peut-être à ceux qui n'avaient pas d'argent ; mais les camarades qui en avaient partageaient la nourriture avec eux, *kan è n'a pè tra, è n'a ben pè katro*<sup>4</sup>. À part ça, les viandes qu'il nous proposait nous paraissaient assez suspectes Et tu as improvisé, sur des airs connus, moult couplets à propos de rats qu'on délogeait de leurs habitations toutes neuves dans les égouts modernes que l'on devait au Sieur Badinguet et son poteau Haussman (est-ce que c'était t'y un Prussien çuila ?). Il était aussi question de débits de viande féline, etc. Je me souviens vaguement d'un de tes refrains qui disait quelque chose comme : « T'as-tu ton ticket de disette...pour ta Lisette ? pain ! pain ! pain ! ».

Le 28 nous sommes repliés sur Vincennes. La traversée du bois a été extrêmement pénible parce qu'on devait marcher dans la neige profonde alors qu'on était terriblement chargés. C'est là, au fort neuf, ou chez l'habitant, qu'on a commencé l'année 1871 par un froid qui est resté dans toutes les mémoires et les annales de la Grande Histoire. On piochait en pleine nuit dans la terre gelée pour remplir des petits sacs en toile qui servaient à réparer les brèches faites par les projectiles ennemis au fort de Nogent puis, à 2 heures du matin on regagnait Vincennes où on attendait, tombant de sommeil et complètement gelés que les ponts-levis du fort s'abaissent.

Il y a des épisodes qui nous ont marqués tous les deux, peut-être plus que d'autres. C'est quand, peu après notre installation, on a vu arriver de Paris une longue file d'omnibus surmontés du drapeau de la convention de Genève. On avait décrété tu te souviens, trois jours d'armistice pendant lesquels, de 9 à 5 heures on a pu enterrer les morts dans des fosses communes. Les Prussiens nous ramenaient les cadavres de nos soldats tombés dans leurs lignes. Et aussi quand, un jour, d'autres Prussiens ont voulu fraterniser avec les moblots. Quelques-uns se sont approchés sur la route de Champigny, sans leurs armes. Certains des nôtres, tout aussi désarmés, sont allés vers eux et ont accepté l'eau-de-vie que l'ennemi leur offrait, et ont bu à leurs gourdes

---

<sup>4</sup> *Quand il y en a pour trois, il y en a bien pour quatre.*

avant de revenir au camp tout contents de leur aventure. Mais le colonel n'a pas du tout apprécié la bonne blague et a pris des mesures pour que ça ne se reproduise pas. C'était peut-être l'idée de Noël qui approchait et qu'on passerait loin de chez nous. On se souvenait peut-être d'anciens sermons d'église qui parlaient d'amour et de fraternité et qui leur avait fait oublier le devoir envers la patrie en danger.

Et puis, comme un cadeau de fin d'année, des dépêches sont arrivées par pigeons comblant de joie certains, apportant un peu de tristesse à ceux qui n'avaient rien reçu mais qui se réjouissaient quand même du bonheur des camarades. Je sais que beaucoup de ceux qui sont bien au chaud auront du mal à croire à ces élans de sympathie désintéressés, mais les circonstances faisaient que certaines émotions nous étaient précieuses.

Nous avons passé le reste du mois de janvier à aller et venir, à nous épuiser dans le service des tranchées, à chercher de quoi manger, et à essayer de lutter contre un froid qui ne nous lâchait pas un seul instant. Mais pour toi, qui venais d'apprendre la naissance de Clotilde les pigeons étaient devenus autant de cigognes, et du coup, la tâche qui paraissait absurde aux yeux de certains, te semblait, à toi, bien légère. Et c'est peut-être cet état d'euphorie qui t'a valu d'être remarqué et complimenté par un de nos supérieurs lorsque, pour nous permettre de lutter plus efficacement contre le froid, tu avais imaginé un abri fait d'une charrette renversée recouverte de terre glaise et de pierres. L'officier avait dit que cette construction était « ingénieuse ». Tu avais aussi fait, tu te rappelles, au poste de la Savonnerie, un autre gourbi avec une grande chaudière d'usine couchée sur le côté ; mais cette fois tu n'as pas eu droit aux compliments. Mais la solution la plus courante c'était de creuser un trou dans le sol et de le recouvrir de planches. Ça pouvait donner asile à huit hommes environ lorsqu'ils étaient relevés de la garde.

À la fin, la capitulation et le spectacle des Prussiens qui entraient dans les forts faisaient vraiment mal au cœur ; et de voir les badauds qui, des remparts regardaient la scène, nous rendait encore plus tristes, même si tous pensaient déjà à la joie prochaine de retourner au pays.

Adieu Louis ! >>[retour MENU](#)>>

Marceline (le bottines rouges)

C'était assez embarrassant ce matin, à l'enterrement de l'oncle de Clo (c'est ma meilleure camarade) quand on s'est retrouvées, trois filles côte à côte, avec les mêmes bottines rouges. On a pu se retenir de rire en prenant sur nous, mais plus on faisait d'efforts pour respecter la cérémonie, plus c'était difficile de résister. Après tout, ça n'aurait pas déplu à Louis qui a toujours été, paraît-il, un sacré farceur et un joyeux luron.

Je me souviens quand Clotilde est arrivée à l'école un matin avec ses superbes chaussures rouges, elle a épaté toutes les filles, qui bavaient d'envie. Certaines, dont la famille avait les moyens ont fait tant et si bien que leur papa est allé, en personne chez Jules Thévenot, commander les mêmes pour leur fille. Clotilde m'a raconté que cette mode qui était apparue dans le village avait bien aidé à mettre du beurre dans les épinards. C'est Joset (Joseph), le commis des Thévenot qui avait rapporté de Lyon, où il avait travaillé chez son frère Joanny, plusieurs pièces de vachette rouge qu'il s'était procurées on ne sait pas trop comment ! C'est une affaire qu'il disait. Une bonne affaire à la vérité pour tout le monde.

Mais Clo, elle ne me l'a pas dit, mais je le sais quand même, a insisté pour que son père, le Jules, qui a presque aussi bon cœur que sa fille, fasse quelques paires de souliers *gratis pro Deo* et discrètement, pour les filles dont les parents ne pourraient pas payer, mais qui mouraient d'envie d'en porter elles-aussi. Le père Thévenot ne savait pas refuser lorsque Clo lui demandait quelque chose ; il faisait semblant d'hésiter juste pour la forme ; et d'ailleurs ses demandes

étaient toujours raisonnables, me semble-t-il, sauf peut-être celle-ci qui dépassait un peu la limite. Certaines filles ont fait les fiérotés en disant qu'elles n'aimaient pas le rouge, ou que ça ne faisait pas convenable. C'est vrai que le curé, à l'enterrement a fait une drôle de tête... Voilà toute l'histoire des bottines.

C'est curieux, à propos de rouge, parce que Clo a dit que le rouge de l'uniforme de Louis, qu'on avait étalé sur le cercueil, l'avait un peu tracassée. >>[retour MENU](#)>>

Dimanche 1<sup>er</sup> novembre 1885 Un Enterrement Spirite in *Le Spirite* N° 1<sup>xi</sup>

### UN ENTERREMENT SPIRITE à Reims (Marne)

Le dimanche 27 septembre 1885, à 4 heures de l'après-midi, a eu lieu à Reims, au grand cimetière du nord, au milieu d'une nombreuse affluence, l'enterrement du jeune Julien, fils de père et mère spirites. Sur tout le parcours de la rue Favard d'Herbigny au champ de repos, c'est-à-dire près de deux kilomètres, une foule nombreuse et recueillie se pressait sur le passage du cortège, qui grâce au zèle de ses organisateurs, Mme veuve Pichery et M. L. Betsch paraissait plutôt un hommage rendu qu'une fête dédiée à la désincarnation.

Le cercueil était recouvert d'un drap vert sur lequel on pouvait lire ces inscriptions: « Amour, Charité, Fraternité et Solidarité ». Arrivé au champ de repos, la foule émue et silencieuse entoura la fosse et au milieu d'un silence profond, M. L. Betsch prenant la parole prononça en quelques mots bien accentués, un discours dont nous allons tâcher de résumer les principaux passages.

Dans le thème il esquissa à grands traits cette thèse qu'en spiritisme la mort n'existe pas, qu'elle n'est, à proprement parler, qu'une transformation, qu'un changement qui de physique devient métaphysique ou spirituel, pour ensuite, à travers d'une foule de réincarnations successives, se purifier de plus en plus, pour enfin arriver après avoir parcouru le cycle des planètes, à la perfection qui réussit à rapprocher la créature de son Créateur.

Il termina ensuite par une invocation à la mort, dans laquelle, la prenant à parti, il démontra qu'en réalité il valait mieux pour l'enfant encore jeune être cueilli dans sa jeunesse comme une rose à peine éclose, que d'être comme le vieillard, brisé par les orages de la vie, et être à la fin anéanti par les adversités de l'existence le plus souvent si rudes à soutenir.

Après ce discours tout à fait sympathique, les prières spirites furent récitées par notre F. en C. L. Betsch, et la foule recueillie défila devant la tombe en déposant quelques fleurs d'immortelles, symbole d'adieu ou plutôt de souvenirs éternels. >>[retour MENU](#)>>

Eug. LAURENT, avocat, Membre conseiller de l'Union Spirite de Reims

- 
- <sup>i</sup> La Tribune Lyonnaise N°11 (Bibliothèque municipale de Lyon - Documentation régionale, 5651)
- <sup>ii</sup> CAQUET-BON-BEC (Bibliothèque municipale de Lyon - Documentation régionale, 5543)
- <sup>iii</sup> LE SPIRITISME A LYON (Bibliothèque municipale de Lyon - Documentation régionale, 5463)
- <sup>iv</sup> L'Avant-garde (Bibliothèque municipale de Lyon - Documentation régionale, 5499)
- <sup>v</sup> LE RASOIR (Bibliothèque municipale de Lyon - Documentation régionale, 5546)
- <sup>vi</sup> Le Bavard de Lyon, N°27 (Bibliothèque municipale de Lyon - Documentation régionale, 5490)
- <sup>vii</sup> Le Bavard de Lyon, N°16 (Bibliothèque municipale de Lyon - Documentation régionale, 5490)
- <sup>viii</sup> Le Bavard de Lyon, N°36 (Bibliothèque municipale de Lyon - Documentation régionale, 5490)
- <sup>ix</sup> L'ECLAIR (Bibliothèque municipale de Lyon - Documentation régionale, 5532)
- <sup>x</sup> L'ANCIEN GUIGNOL N°144 (Bibliothèque municipale de Lyon - Documentation régionale, 5391)
- <sup>xi</sup> LE SPIRITE N°1 (Bibliothèque municipale de Lyon - Documentation régionale, 5462)